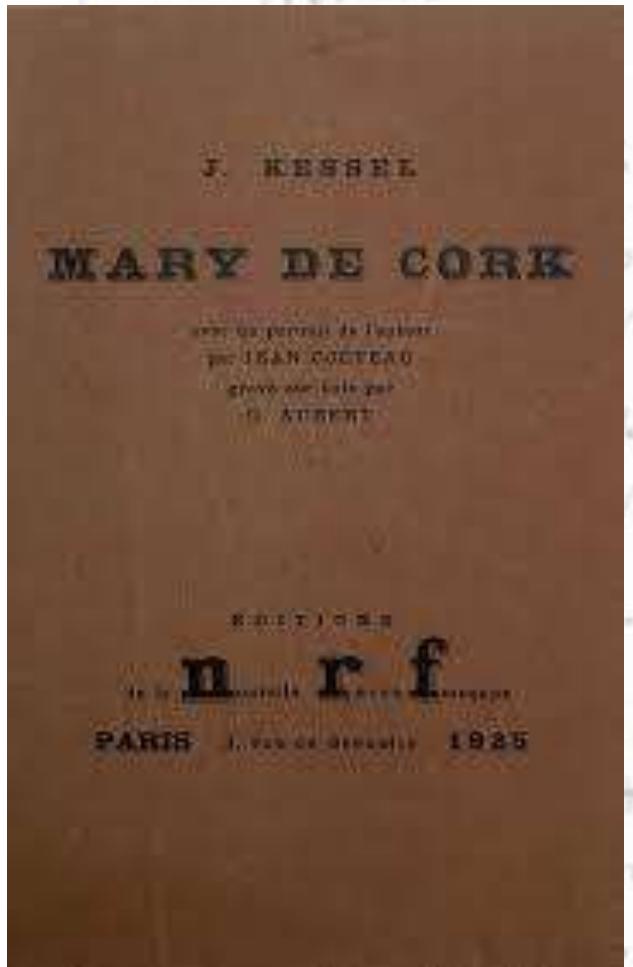


# Joseph Kessel

*Le reportage comme inspiration de la  
création romanesque*



# Mary de Cork

« En Irlande, je m'étais senti presque irlandais, à cause du courage des nationalistes qui se révoltaient et qui, pour finir, furent écrasés »



# LORD-MAIRE DE CORK EST MORT

ETATS-UNIS

rnée  
ale -  
rneur  
Cox

LA QUESTION DES RÉPARATIONS  
LE VOYAGE  
À GENÈVE  
EST INCERTAIN

M. Mac Swiney a succombé ce matin dans la prison de Brixton après soixante-treize jours de jeûne

On fait état d'un malaise des Africains qui ont été déportés au pays des Indes. Ils ont été reçus par le commandant Guillaume à l'ambassade de France pour être informés des conditions de leur déportation.

Il est aussi fait état de l'agitation

qui régnait

à Paris

au sujet

de l'ordre

du travail

et de l'ordre

de la sécurité

et de l'ordre

de l'ordre

et de l'ordre

les mines de la Rulif.<sup>2</sup>  
Le bassin de la Ruhr répond déjà  
à une partie des engagements de l'Al-  
lemand. C'est le principe excellent de l'hu-  
meure matérielle qui a été posé à Spa,  
reste qu'à développer ce principe et  
servir qu'à ce précédent. — Jacques  
Lefèvre.

#### UST » AUX BUTTES-CHAUMONT

he n'avait pas voulu cela ! Tant pis  
pour lui...  
Guy, le fondateur, directeur, acteur  
signé des Buttes-Chaumont, vient de  
r. avec un goût et un luxe délicieux,  
adaptation de Faust, en 7 tableaux,  
chante... Et dire qu'en 1859, Faust  
t pour un opéra qui a n'est pas pour  
mes filles ». Le voilà mis à la pur-  
e enfance, des moulins et des petites  
s...  
Guy s'était chargé du rôle de Mâle.  
Il s'est montré démodé et puis  
Mme Jeanne Monet a été choisie, évi-  
tchon, qui emmèneront de larges les  
faits des tout petits. Demain, l'  
« Hato » n'ont qu'à se bien tenir.

#### IDI DE 8 HEURES DANS LE NORD

délégations patronales et ouvrières  
du bâtiment ont conclu pour  
les conditions voisines un accord  
dans lequel la durée du travail  
sera de huit heures pendant les  
mois d'hiver et de neuf heures lors  
des huit autres mois.  
La convention sera mise en vigueur le  
1er octobre et ne sera révisable qu'à partir  
du 1er mai 1921.

#### LA PRESIDENCE DU CONSEIL

Le Gardeur, président du comité  
unifié de Paris, Léonard-Bon, Alphonse  
Vernier, Laurent, secrétaire, et  
Antoine Sidois, adjoint, se sont  
réuni à Paris, ce matin, à M. Georges Leygues, à qui ils ont  
offert les félicitations de l'ensemble, et  
lui ont demandé la confirmation de sa  
désignation comme président du Conseil.

#### DISCOURS DE M. KLOTZ

rentrant possession, ce matin, de la  
maison du Conseil général de la Seine  
Klotz, ancien ministre des Finances,  
prononce un important discours  
sur l'élection de M. Millerand, au  
sein duquel il exprime :

election de M. Millerand a signifié  
enfin la volonté que le pays de  
laisser l'union des citoyens, l'ordre ju-  
de la progrès social sous l'autorité  
et le respect des traités. C'est là  
que définitivement l'axe de la politi-  
ctionale ou plus grand avantage de  
ceux qui donnent ainsi au monde un  
de bon sens, de fermeté et d'énergie  
étant aux heures difficiles, plus  
qu'aux heures tragiques de la

après avoir rappelé la déclaration  
officielle de faire respecter le traité de  
la paix ;

role décisif, qui doit être retenu  
par certains Français im-  
pulsifs qui essayent maladroitement  
d'empêcher le traité de Versailles  
par les Alliés qui savent que la  
paix est arrivée à l'extrême limite des

possibles et par l'Allemagne  
qui décide dans son espoir de  
vivre le traité qui porte sa signa-

iture sur la frontière italienne qui enfla  
sur les deux versants des Alpes les riv-  
ères et les torrents, fit crever des poches  
d'eau stagnantes et déchaîna les inondations.

La rivière Arc est rentrée dans son lit  
normé ainsi que les autres rivières.

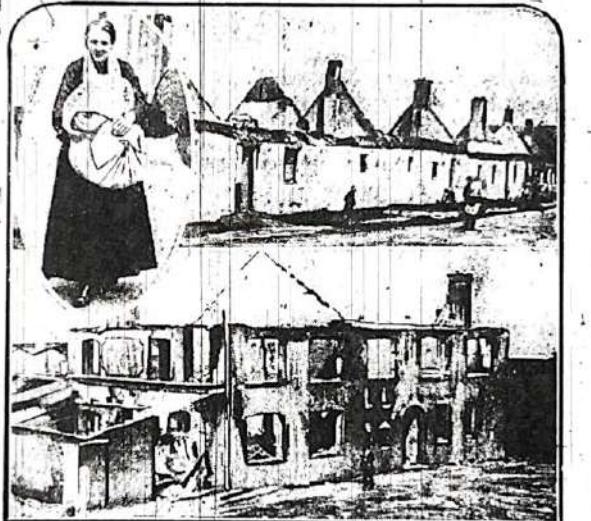
#### Le Rhône rompt ses digues

Brigue, 27 septembre. — Les inondations  
dans le canton du Valais prennent un ca-  
ractère de sérieuse gravité.

Le Rhône a rompu ses digues en plus  
ieurs endroits. De nombreux villages sont  
submergés : la route du Simplon est dé-  
truite en plusieurs points. Le village de  
Simplon est inondé ; de nombreux ponts  
sont emportés.

#### LA TERREUR EN IRLANDE

## LE SAC DE BALBRIGGAN par des soldats anglais



Le quartier de Balbriggan, après le passage de la troupe anglaise.  
Dans le bas de l'image, une femme porte un enfant devant une maison en ruines.

Balbriggan, 21 septembre. — Les té-  
grammes d'agences ont sûrement appris  
en France qu'une effroyable vague de tor-  
menta passe sur l'Irlande. Aux attentats  
isolés des skinheads répondent les ré-  
présailles organisées des militaires. Il

n'est pas une ville qui ne montre des fe-  
nêtres enfouies par des roches nocturnes, il n'est pas un quotidien dont les colonnes  
soient remplies de récits d'effractions et de brutalités, il n'est pas un Irlandais qui ne parle, la gorge serrée par la haine et la douleur, des exploits policiers.

Pour me rendre compte de la légitimité  
de cette indignation, le me suis rendu à  
Balbriggan, dont le nom doit être déjà  
connu par le monde entier après les scènes  
qui viennent de se dérouler.

... lorsque, que je n'avais pas eu prouve-  
vement qu'à une dizaine de voix de majorité,  
a pour concurrent M. Lajarrige, so-  
cialiste indépendant, que le bon sens des  
électeurs du quartier du Pont-de-Flandre  
doit, cette fois, faire triompher.

#### UN « ZEPPELIN » A MAUBEUGE

MAUBEUGE, 27 septembre. — Des détach-  
ements de soldats des garnisons de Lille,  
Douai et Valenciennes sont arrivés pour  
aider à l'atterrissement du zeppelin L. 2, n° 43,

qui, très probablement, arrivera ce matin.  
Ce dirigeable est long de 220 mètres, son  
volume est de 70.000 mètres cubes.

## AU PAYS DE MAC SWINEY,

# IMPRESSIONS DE CORK

### Ville de tristesse, de labeur et de prières

#### (DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

CORK, 20 septembre. — Le « City Hall »  
de Cork n'a rien de remarquable extérieu-  
rement. Loin d'être une œuvre d'art ou  
un souvenir historique, il montre une mor-  
ne façade grise qui semble contempler  
avec indifférence le quai triste de la ri-  
vière lente. Mais c'est avec orgueil que  
tous les habitants de Cork prononcent son  
nom. Car c'est là que bat le cœur de l'a-  
réistance de la ville. C'est là qu'a surgi  
l'alderman Mac Swiney, l'homme qui de-  
viendra, espèrent les Irlandais, l'égal des  
grands martyrs de l'histoire.

L'architecture intérieure est ogivale. De  
vastes salles résonnent sous les pas sono-  
res. En apparence il y a là très peu d'an-  
imation. Mais il suffit de voir le sourire  
énergique et jeune de M. O'Callaghan, qui  
fait fonction de lord-maire, pour y de-  
viner une activité intense et secrète, dont il  
me sera peut-être permis de parler bientôt.

La religion qui se mêle à toute la vie  
irlandaise ne perd pas ses droits, à l'Hô-  
tel de Ville, car dans le bureau même du  
lord-maire se dresse une sainte vierge  
bleue et rose dont la triste banalité n'en-  
lève rien à l'importance du symbole.

#### Les crieurs de journaux

C'est la seule note gaie de la ville. Ils  
ont de huit à treize ans. Haillonneux,  
pieds nus, œil vif et mains gantées, ils  
assaillent le passant avec une infatigable  
et bruyante ténacité. Des cris discordants  
s'envolent sans cesse de leurs bouches et  
ils rient contagieusement malgré leur mi-  
sère et la bise froide qui bleut leurs  
doigts.

Quand vient l'heure où paraissent les

journaux du soir, ils s'assemblent en  
meute grouillante devant les portes des  
réditions. Petit peuple turbulent, avide,  
hurlant, ils apportent une joie factice  
mais précieuse à la tristesse qui pèse sur  
Cork. Et lorsqu'ils ont reçu leurs paquets  
de feuilles, ils se dispersent comme des  
fous à travers les rues. En quelques se-  
condes, la place qu'ils encombraient est  
vide. Mais un bruissement aigu emplit la  
ville et leur essaim bourdonne jusqu'au  
couvre-feu.

Ils orient les titres des journaux mêlés  
aux titres des articles. Et il est quelquefois  
curieux de voir leurs microscopiques  
silhouettes plantées devant les policiers  
énormes et d'entendre leurs voies hardies  
crier aux représentants de l'ordre britan-  
niques les nouvelles révolutionnaires.

#### La prière des moribonds

Huit heures. — Le crépuscule depuis  
longtemps a effacé dir ciel les nuages qui  
lui donnent durant la journée entière une  
vie trouble et mouvante. L'ombre emmailloté  
les clochers et semble assourdir le  
bruit de la ville. Mais le piétinement ré-  
gulier d'une foule en marche l'anime et  
la grandit.

Du centre de la cité, des faubourgs et  
des collines, c'est un ruisseau sourd,  
confus et monotone qui coule dans la boue  
et l'obscurité vers un rite quotidien et sac-  
ré. Les habitants de Cork, accomplissant  
leur pèlerinage de chaque soir, vont à la  
prison où onze jeunes hommes, leurs amis,  
leurs frères, leurs héros, vivent déjà dans  
la mort.

Un clair de lune sans cesse voilé jette  
une lueur émouvante sur la foule énorme

Art Beckett	Art O'Brien	Prénom
Mary Beckett	Sœur et femme de Mac Swiney	Courage, résignation, vêtement (veste)
Jimmy (serveur)	Garçon de chambre de Kessel	Prénom
O'Rihally (père républicain, fils écolier)	O'Rahilly (professeur)	Nom, rapport avec l'éducation
Gérald	Desmond Fitzgerald	Nom

Mary, de Cork. 2000.

Le gosse accueille Arthur Beckell sans surprise, bien que celle-ci ne fut pas la dernière fois qu'il l'a vu.

Il ~~s'assit~~<sup>choisit</sup> à l'ombre d'un tonneau ~~qui~~<sup>au</sup> chercha d'un coup sale et le village tout poisonné par la petite verole il avait des saignements fétides obscurs. Maintenant, l'habitude était prise et il s'y conformait machinalement bien qu'il n'eût plus honte de ses traits. Il se dévoua devant lui quelques tranches de saucisson.

Le garçon, qui connaît ses goûts, <sup>s'assied devant les jupiques</sup>  
s'enfuit et une bouteille de porto <sup>et trois verres de jordan-</sup>

Arthur demanda:

- Personne fâche moi, j'aimais.
- Personne, Maitre Beckett personne, ~~disait~~ dit le gargon.

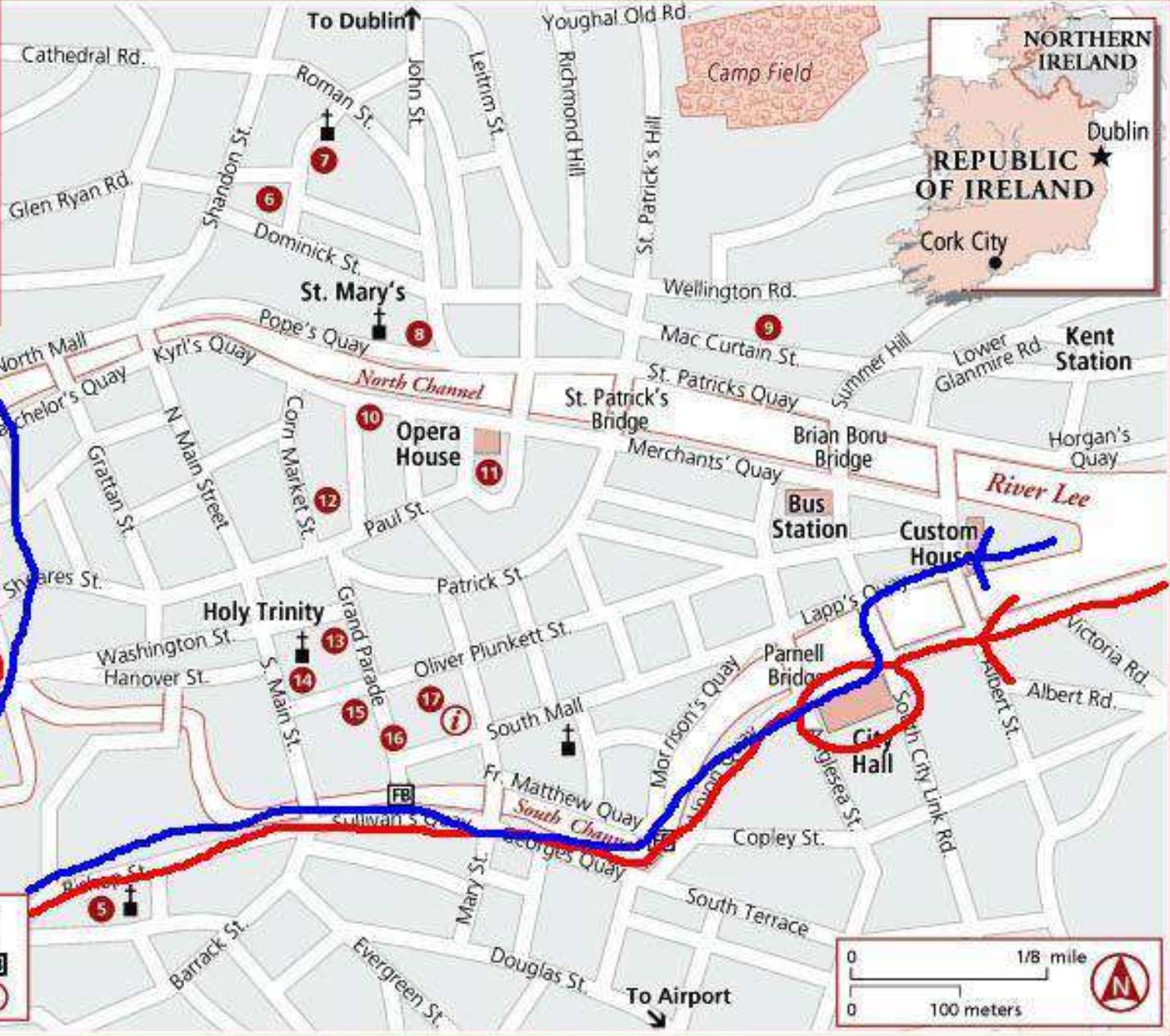
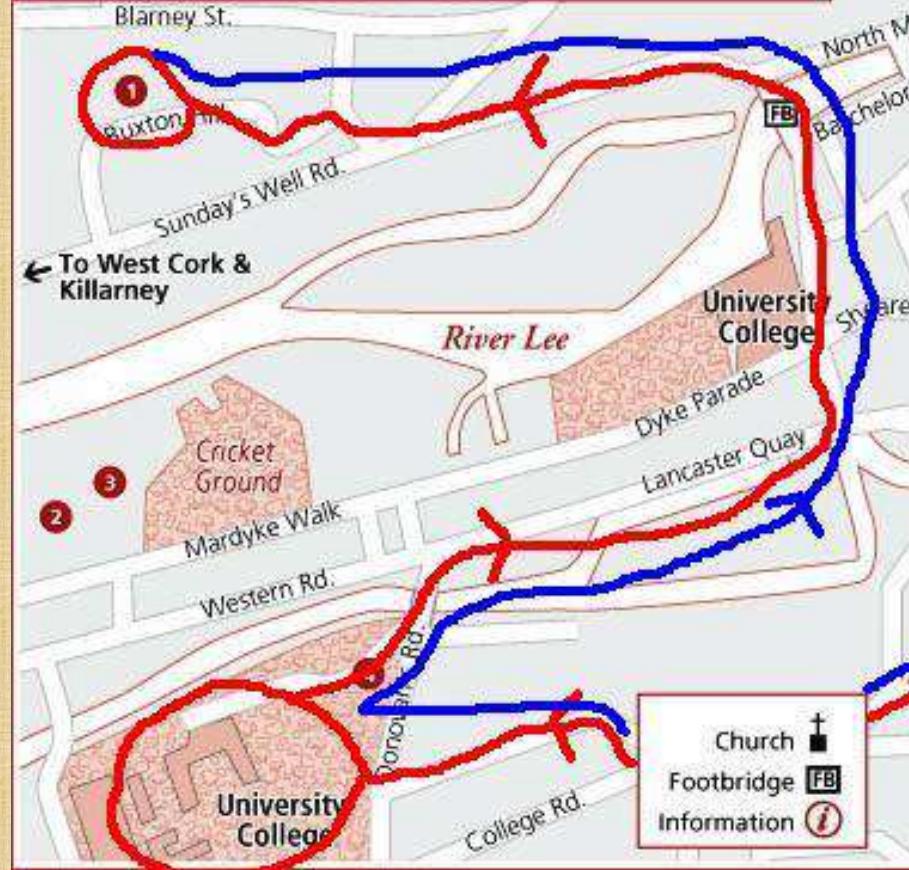
- On sait où vous trouver ailleurs, mais à moins que  
- il n'y ait pas de la bière ou du vin il n'arrive rien.

- On sait qu'il n'a rien fait avec l'autre femme :  
Arthur ne reproduit rien, fut avec l'autre femme : Il n'a rien fait avec l'autre femme :  
qui faisait de son verre un cylindre d'onyx -

- Oui, on fait -- la case était, heurtée de l'arrière d'un mur <sup>gris</sup> à l'angle de la rue et de la place, dans le quartier des Halles. Il courait du regard ~~l'autre~~ <sup>vers</sup> l'entrée, heurtée de l'arrière, dans le quartier des Halles. Il courait du regard ~~l'autre~~ <sup>vers</sup> l'entrée, heurtée de l'arrière, dans le quartier des Halles. Il courait du regard ~~l'autre~~ <sup>vers</sup> l'entrée, heurtée de l'arrière, dans le quartier des Halles.

- Bishop Lucey Park **13**
- City Library **15**
- Coal Quay Market **12**
- Cork Arts Theatre **8**
- Cork City Gaol **1**
- Cork Heritage Park **18**
- Cork Museum **3**
- Crawford Municipal Gallery **11**
- Everyman Palace **9**
- Firkin Crane Cultural Centre **6**

- Fitzgerald Park **2**
- Lavitt's Quay Gallery **10**
- National Monument **16**
- Old Butter Exchange **6**
- Old English Market **17**
- St. Anne's Shandon Church **7**
- St. Finbarr's Cathedral **5**
- Triskel Arts Centre **14**
- University College **4**



NORTHERN  
IRELAND

REPUBLIC  
OF IRELAND

Dublin

Cork City

Kent  
Station

Horgan's  
Quay

River Lee

Custom  
House

Bus  
Station

St. Patrick's  
Bridge

Merchants' Quay

Brian Boru  
Bridge

Sumner Hill

Lower  
Glanmire Rd.

Wellington Rd.

Mac Curtain St.

Summer Hill

St. Patrick's Quay

North Channel

Opera House (10)

Paul St.

Patrick St.

Grattan St.

Squares St.

N. Main Street

Bachelor's Quay

Kyrl's Quay

Pope's Quay

North Mall

St. Mary's

Dominick St.

Glen Ryan Rd.

Cathedral Rd.

Roman St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

Camp Field

St. Patrick's Hill

Roman St.

John St.

Leitrim St.

Richmond Hill

Youghal Old Rd.

« Presque tous les rez-de-chaussée ont eu leurs vitres brisées par les coups de crosses. Si bien que nombreuses sont à présent les maisons qui protègent leurs fenêtres avec des planches. »

« Les maisons vieilles et pauvres portaient les blessures de la guerre civile : des planches mal jointes rapiéçaient les devantures fracassées à coups de crosses... »

« Le vent oblige les vieux chênes à conter des histoires. »

« Un faible vent remuait des chansons dans les vieux chênes. »

« (...) il faut noter que l'armée du Sinn Fein a un service d'espionnage et de contre-espionnage remarquablement organisé. »

« Art savait combien avaient été secrets, subtils et largement déployés les rets du service de renseignements, au temps de la guerre avec les Anglais. »

« Du centre de la cité, des faubourgs et des collines, c'est un ruissellement sourd (...) Les habitants de Cork accomplissant leur pèlerinage de chaque soir, vont à la prison... »

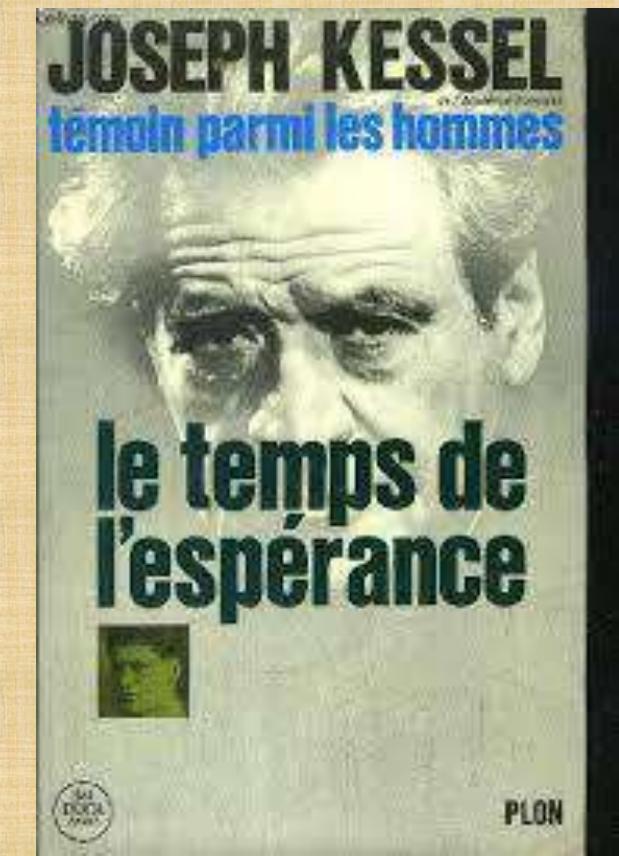
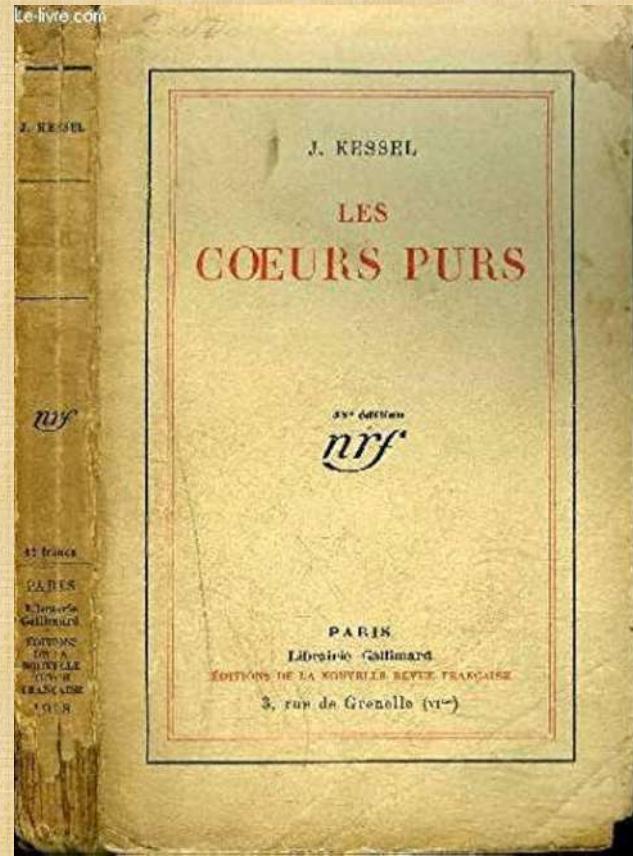
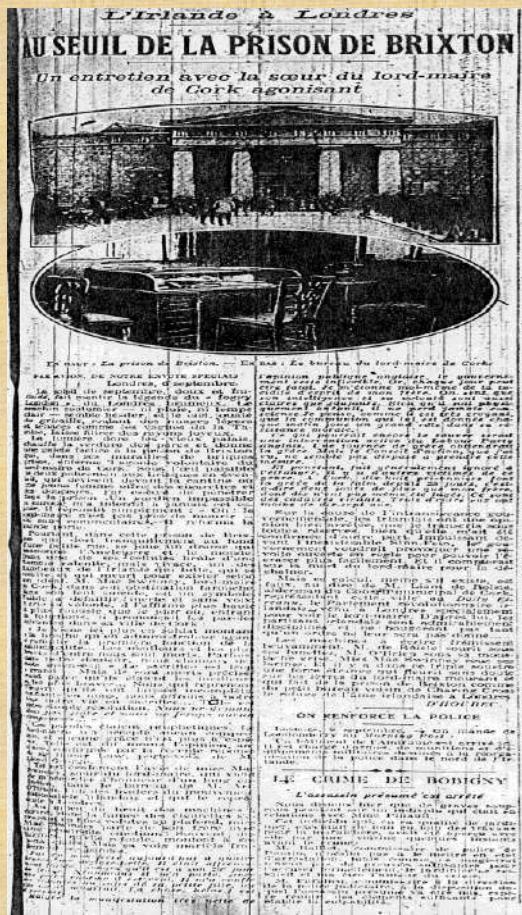
« De la cité, des faubourgs et des collines, un peuple venait prier pour eux. »

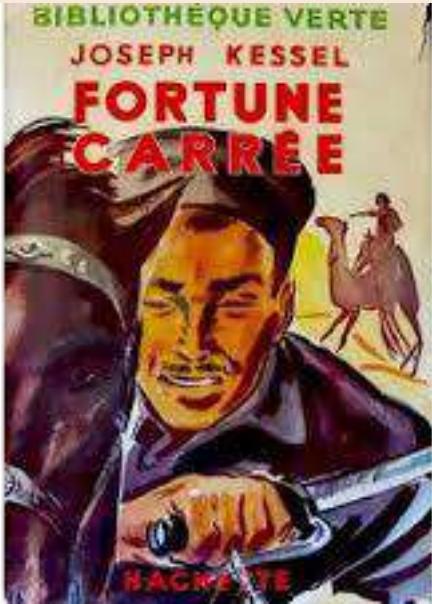
« Haillonneux... »

« Les haillons qui les couvraient à peine laissaient voir dans la pénombre des plaques mates de peau. »

« Pieds nus... »

« Leurs pieds nus insensibles martelaient le pavé raboteux. »





# Fortune carrée

« Tout ce que l'Orient m'avait inspiré d'images profondes au moment où les livres éveillent l'âme puérile à la notion du lointain et du fabuleux, toute la poésie, la grandeur et la beauté dont nous ravissaient alors les conteurs arabes, je les reconnus, intacts, rudes, dans le plateau de Sanaa »



LE MATIN

~~26-5-30~~

# MARCHÉS D'ESCLAVES

# Le Matin

## PHOTOGRAPHIES INÉDITES

# **PRODIGIEUX REPORTAGE**

de

# JOSEPH KESSEL



47<sup>e</sup> Année - N° 18672

**LA TEMPERATURE**

**EDITION DE 5 HEURES**

**5<sup>e</sup> Le Matin 5<sup>e</sup>**

Vendredi 10 Mai 1923

**MARCHÉS D'ESCLAVES**

Enquête de Joseph Kessel aux pays proches où persiste encore la "traite"

**AUTOUR DU BOEUF EGORGÉ**

**LA MORT DU BOEUF**

**APRÈS LES RÉVÉLATIONS DE M. BESSÉDOVSKY**

**A LONGCHAMP**

**TENNIS INTERNATIONAL**

**SIMPLE EXCOU**

**L'EXPÉDITION INTERNATIONALE A TASSANT DU KANGCHENJUNGA**

# Enquête de Joseph Kessel aux pays proches où persiste encore la "traite"

## MONFREID L'AVENTUREUX

A Paris bien peu de gens connaissent le nom d'Henry de Monfreid. Mais que ce soit à Djibouti, molle et visqueuse, que ce soit dans la brousse éthiopienne, ou parmi les pierres noires hantées des sauvages Danakilos, en Erythrée où les enfants indigènes suivent la fasciste, dans les ports du Yémen, dans les sables du Hedjaz, chez les plongeurs des perles au creux des îles vierges, brief, depuis l'Egypte jusqu'aux Seychelles il suffit de prononcer ce nom pour que le Français, l'Anglais, l'Italien, pour que je Somali, l'Abyssin, le Galla, l'Arabe et le Dankail le reconnaissent et que chacun le relève à quelque récit violent et fantastique.

Monfreid, sans le chercher, a inspiré une légende sur les côte-îles de la mer Rouge. L'imagination est sans frein chez les êtres primitifs, elle est chaude chez les blancs qui frappe un terrible soleil. Avec les échos suscités par son existence il serait facile de faire de lui un personnage prodigieux. A quel bon ! La réalité est assez saisissante.

De famille catalane, fils du comte Daniel de Monfreid, peintre et voyageur, ami de Gauguin, Henry de Monfreid débute mal. Il fut refusé à Polytechnique et se ruina dans des affaires et des amours médiocres. Sans un sou, le cœur vide, il s'embarqua. Il y a vingt ans pour l'Abyssinie, sur la foi de vagues renseignements où il était question de commerce de café.

Il avait alors dépassé la trentaine. Il considérait que sa vie était achevée. Elle commença.

Il faut à certains hommes pour développer leurs forces secrètes et fécondes, un climat spécial, aussi bien spirituel que physique. Le destin de Monfreid était de découvrir le seul alors qu'il croyait aller à une retraite végétative.

Ces éternels farouches, pen-  
plées d'hommes rapides et drôles,

naturel que le courage et la gaîté, avait trouvé la trace de Monfreid. Et quelle trace : il arrivait à Paris.

Nous ne devions en partie qu'ensemble.

Ainsi qu'il m'arrive toujours lorsque je dois affronter un personnage pathétique, j'avais très peur en me rendant chez Monfreid. Peur pour l'objet de ma réverie, pour l'image de lui qu'il allait peut-être lui-même ruiner. Combien lui fus-je reconnaissant d'avoir son visage, ses mouvements, son regard.

A cinquante ans Monfreid a la mobilité, la souplesse d'un jeune homme. Sa démarche prompte et silencieuse, ses yeux d'un bleu intense sous des sourcils noirs font songer à la fois à la brousse et à la mer. La race catalane se vit dans l'ovalé long, osseux, dans le nez aquilin. Mais le hâle indébâlie qui, dirait-on, a touché jusque sous la peau, l'apparente aux Arabes. Et puis, et surtout, il est d'autreurs que les autres hommes. Son costume ne l'habille pas, il le couvre. Dès le premier coup d'œil on reconnaît que son véritablement c'est le feu du soleil, le vent du large. Sa voix précise, voilée, est faite pour raconter les combats contre les requins, la plongée aux perles, les prisonniers, les mutilations des vaincus.

J'ai été son hôte à Djibouti, dans son usine électrique et sa minoterie, à Hararou, dans sa maison, dans son jardin, au milieu de l'eau murmurante, des cascades, des bananiers, des Galas qui battent la doura en chantant et des esclaves qui vont chercher du bois. J'ai vécu sur sa terrasse d'Obok où sont accueillis voiles, cordages, petits canons d'un autre âge, toute la mer, toute l'aventure.

Il m'a fait connaître le Gubel Khmar et l'îlet du Diable. J'ai suivi le vent furieux du Bab-el-



Monfreid à la barre de son boute  
rique déserte. Il apprit à connaît  
re tous les îlots, tous les récifs,  
tous les mouillages. Il entreprit  
la pêche des perles, s'établit dans  
une île sauvage au milieu d'un dé  
dale ferme de palétuviers, avec  
des plongeurs et ses marins  
noirs...

Je ne veux pas raconter ici les  
péripéties de cette existence, car  
Monfreid en a entrepris lui-même  
le récit. Si l'achève, il donnera  
autre siècle, celui des courreurs de  
mer, des gentilshommes de fortune.  
On y verra comment il osa ré  
ver de donner, seul, les îles Far  
can à la France, comment il lutta  
contre l'Intelligence Service, comment  
il passa des armes et d'autres  
charges, comment il poursuivit,  
jusqu'aux Seychelles, un bombardier sur  
son bateau, un baleau qui se trou  
vait la marchandise qui lui avait  
été dérobée. On lira aussi le nau  
frage de l'*Abu-el-Bahr*, le fils de  
la mer, voilier qu'il avait de ses  
mains construit et qui s'abîmaït un



L'HABITATION DE MONFREID À OBOCK

baignées par une mer brûlante où seul crû dans la mer Rouge. — M. Monfreid

# MARCHES D'ESCLAVES

## ENQUÊTE DE JOSEPH KESSEL aux pays proches où persiste encore la "traite"

### L'ILE SAUVAGE

LE "MOUSTERIEH" SOUS PAVILLON FRANÇAIS

La tempête nous bloque dans l'abri du vent où nous espérons. De renfermé, son visage se fige.

# MARCHÉS D'ESCLAVES

ENQUÊTE DE JOSEPH KESSEL  
aux pays proches où persiste encore la "traite"

## LE "MOUSTERIEH" DANS LA TEMPÈTE

Nous avions vécu parmi les esclaves dans le Harrar, mais lorsque viennent comment ils étaient alors achetés, entreposés, expédiés. Nous avions eu la chance de retrouver leur trace dans le désert d'Assab et de passer une nuit avec leur miserable caravane. Nous voulions encore suivre leur route de mer et connaître leur sort de l'autre côté de l'eau, sur la rive asiatique, dans le Yémen, dans le Hedjaz.

Pour cela, Monfreid mit à notre disposition son boute Moustierich.

Il pleut presque de ce que nous pouvons nous éloigner de la mer Rouge, ces côtes et ces îles pour lesquelles il brûle d'un véritable et viril amour. Mais il était retenu à Djibouti par un procès que lui avait intenté M. Chaponissiat et qui va durer à la suite de l'indigouvernement, la ridicule magnificence de voir ses vedettes et ses automobiles saisies par le pirate à la poursuite duquel il les avait lancées si souvent.

Monfreid nous confia à son naufrageur (chef d'équipage) Chekem, vieux marin qui avait fait la mer Rouge jusqu'au golfe de Suez, des armes, donna ses cartes, ses observations, sa jumelle à Lablache et, par clair de lune, à minuit, nous prîmes la mer.

Le Moustierich avait seize mètres de long, une cabine minuscule, un moteur auxiliaire qui ne marchait jamais, une caisse pour cuisine à même le pont, si bien que la moindre houle étouffait le feu. Malgré tout cela — ou peut-être à cause de tout cela — je regardais à cette barque pointée une tendresse profonde.

J'avais fait le tour du monde, j'avais traversé les trois océans, je ne connaissais pas la mer. Pour la comprendre, pour la sentir dans sa chair, il faut se balancer à un mètre de haut dans les flambées imprénées de son odeur. Il faut le bruissement du vent dans la volute de l'étrave dans l'eau, et se voir enfermé par les vagues de toutes parts sur un espace si restreint qu'il ne compte plus. Le Moustierich m'édit cette grande leçon et aussi à peu de place qui suffit pour être animalement heureux.

Le boute avait seize mètres et trois tonnes, avec l'équipage et nos serviteurs, seize à bord. Tout le pont était encerclé de tonneaux, de caisses de vivres et de cordages. Dans la journée, la chaleur rendait la cabine intenable. Le soleil mordait si durement que pour être résilie il me quittait et revinait à demain, un jour et demi dans le coma. Mais à chaque matinée, à chaque changement d'amarres il fallait quitter la place où l'on s'était tant bien que mal accueillie.

Des heures passent ainsi. Je ne pouvais plus me tenir debout sans m'accrocher à quelque boîte



La "fortune carree" se déchire dans la tempête

Le boute était crispé à la barre, silencieux. A l'avant, tous les matelots près du mât et des palans attendaient les commandements. Le Moustierich fendait les vagues avec une rapidité inquiétante. Le rivage fantomatique défilait, défilait.

Chekem criait des ordres rauques... L'équipage entourait une monotone et stridente chanson. Les voiles triangulaires s'affaissaient et à leur place, monta une toile en forme de rectangle.

La fortune carree, murmura Lablache.

Et comme si le docteur ni moi nous ne comprenions, il ajouta :



Les matelots noirs raccommencent la "fortune carree".

La voiture pour tempête. Ils paquebots moyens. La mer était si grosse que, pour ne pas arriver complètement trempés à terre, nous étions pratiquement nos vêtements et débarquions tout nus du bout sur une plage voisine de la petite ville italienne.

J. Kessel  
Copyright by Le Matin pour le mond

de bois ou de filin. Le boute rouait bord sur bord, plongeait profondément, ruisselait d'eau. Soudain Chekem, qui ne quittait pas la barre, poussa un cri.

— Le gouvernail est cassé, traîniste, déclara-t-il.

Il n'était heureusement que fendu dans sa partie supérieure.

Endaïre, les frères Ali bondirent vers l'arrière avec du fil de fer et des cordes, consolidèrent le bois. Mais ces gémissements dominaient maintenant ceux de la tempête, et chaque fois qu'il entendait ce bruit, Chekem mordait ses lèvres brunes.

Quand le jour se leva, nous avions franchi depuis longtemps le Bab-el-Mandeb, mais la mer ne s'apaisait point. Au contraire, elle nous apparut sous le soleil — car la tempête tombait d'un ciel radieux — plus vénérable et fumeuse que dans le clair-obscur de la nuit. Mais qu'elle était splendide ainsi !

Etait-ce l'influence de la lumière, ou de l'émotion, ou simplement ce magnétisme de la beauté dont j'ai déjà dit ici le plaisir, je ne pouvais penser au péril dont nous menaçait les vagues chevelées. Elles avaient beau nous surprendre de cinq mètres de haut, je ne pouvais me lasser de contempler leurs formes magnifiques, leur puissance et l'immense couleurs leur déroulement.

Tiens-toi crut Lablache,

tu vas te faire emporter. Comme le retrouver ensuite dans ces monagnes d'eau ?

Un craquement sec lui répondit. Nous levâmes les yeux. La « fortune carree » venait de se déchirer tout de long.

Alors, au matin qui, par instants, dévorait presque les lames, amena la voile et, avec les frères Ali, se mit à la « racommender ».

Je ne sais comment Lablache put prendre ses clichés. Sans doute, pour être un bon officier de marine, il faut en même temps être équilibriste...

A 10 heures du matin, nous mouillâmes en rade d'Assab. Nous avions marché plus vite que les

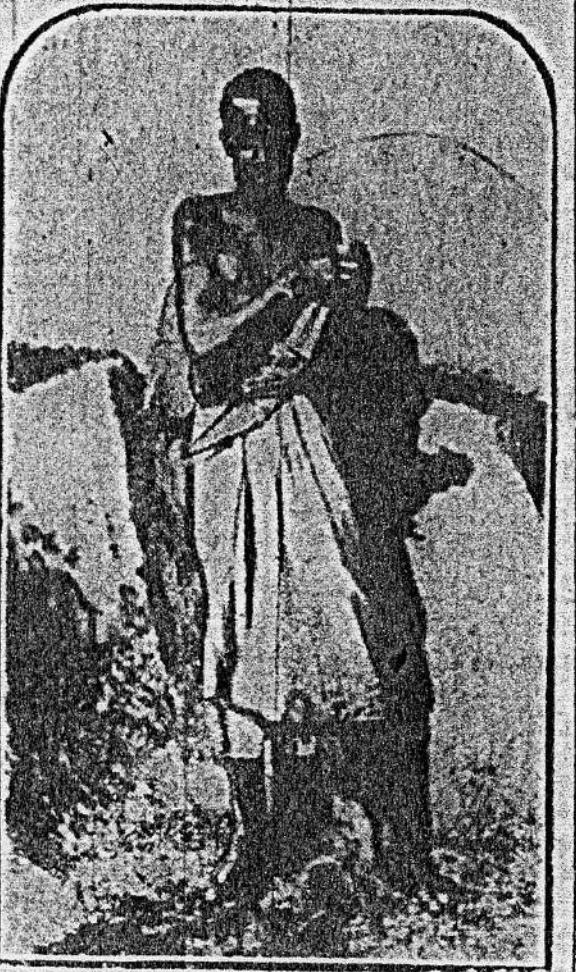
# MARCHÉS D'ESCLAVES

ENQUÊTE DE JOSEPH KESSEL  
aux pays proches où persiste encore la "traite"

## LE CHASSEUR D'ENFANTS

Plus d'une fois, au cours de la journée suivante, nous faillîmes renoncer à la mystérieuse rando-née.

Nous étions partis à pied depuis le lever du jour et les deux hommes de Said, aussi bien le vieux que Sélim, n'avaient pas cessé de mener un train épaisant. Ils glissaient comme des couleuvres à travers les mimosa-sauvages, armés de terribles épines, leurs pieds nus se posaient avec une telle légèreté sur les roches et les pierres tranchantes qu'ils n'avaient pas le temps de s'y blesser. Mais nous, harassés, ruisselants, nos chemises et nos culottes de toile déchirées par les broussailles, trébuchant dans les cailloux malgré les espadrilles, catalanes dont nous avait munis Monfreid il nous épuisa - très vaguement



SELIM, LE CHASSEUR D'ENFANTS

# MARCHÉS D'ESCLAVES

ENQUÊTE DE JOSEPH KESSEL  
aux pays proches où persiste encore la "traite"

## LE ROLE DU GOUVERNEUR

Le gouverneur de la côte française des Somalis s'appelle M. Chapon-Baïsac. Ce nom n'est certainement pas arrivé au cours des articles publiés ici, si le gouvernement n'avait tenté lui-même à diverses reprises de l'oublier. Et je ne dirai rien de plus pour rendre intelligible la suite de ce récit, je suis obligé de raconter le reste qu'il y joint. Dès lors, pourtant je ne puis tout dire d'un seul coup.

Lorsque nous débarquâmes à Djibouti, notre premier soin fut de trouver un poste de gouverneur. Il nous recula avec une amabilité visiblement forcée. N'avions-nous pas, en effet, de hautes recommandations, mais, d'autre part, Monfreid et moi étions peu accompagnés. Monfreid, qui pouvait d'ailleurs être aveugle et mesquine ? Il se fit bien voir dès le départ de nous faire tirer une inexactitude pétuite.

« Je ne connais pas M. de Monfreid, déclara-t-il, pour montrer son impartialité.

Or nous savions fort bien qu'il avait été nommé sans aucunement, après cet exorde, pouvoirs nous accepter avec une entière confiance les accusations qu'il accusait contre nous. Je demandai à notre guide : « Nous te laisserons dire cependant, car, en vérité, les opinions du gouverneur n'étaient pas notre affaire. Ce que nous importait davantage, c'est la réaction que M. Chapon-Baïsac émit de nous interdire l'accès de l'intérieur du pays en compagnie de Monfreid, ou sans Monfreid par-

avant de prendre le train pour Adulis. Abdo, je voulus avoir quelques renseignements sur ce singulier gouverneur. Dans une petite colonie comme Djibouti, quelle importance est celle d'un voyageur, voire d'un homme de race dankali, ami de Monfreid nommé Cheikh-Issa et qui pouvait nous être utile pour visiter les monts Oubbia. Monfreid fut immédiatement arrêté et testé, sans accusation précise, trois semaines dans la prison malsaine de Djibouti qui, pour nous, fut alors un véritable enfer. Lorsque je demandai au gouverneur les raisons de cet emprisonnement, il me répondit : « Elles sont trop graves pour que je puisse les révéler. »

Nous fimes un faux départ, restâmes deux jours en mer, revîmes à Djibouti. Cheikh-Issa avait été libéré. Son seul regret était d'avoir voulu nous renseigner.

J. Kessel

Copyright by le Matin pour le monde entier.  
Voir la suite en 2<sup>e</sup> page, 2<sup>e</sup> colonne.

Une reine de beauté lyonnaise est tuée dans un accident d'auto

Lyon, 4 juil. — Telah. Marin, une jeune reine de beauté lyonnaise vient de mourir accidentellement.

Il y a un mois, elle a fait une tournée de Lyon. Mme Juliette Gauthier, première dame du journaliste Mlle Gabrielle Bihaut, a été tuée dimanche matin à 14 h. 30, dans le 13<sup>e</sup> arrondissement.

Hier soir, Mme Bihaut a prononcé un discours au comité d'assistance militaire, auquel étaient invités les amis de l'actrice.

Elle a été tuée dans un accident de la route, contre un piéton, lorsque sa fille qui tira sur le coup, son compagnon, fut écrasé par une voiture.

Le corps de Mlle Bihaut a été transféré à l'hôpital Saint-Louis, où il a été examiné par un docteur.

Le congrès de la mutualité

La séance d'ouverture du congrès de la mutualité, ce matin à Lille, a été présidée par M. Gaston Rousset. Quinze cents délégués y assistaient. On en tirera le compte rendu en 2<sup>e</sup> page, 2<sup>e</sup> colonne.

PROPOS D'UN PARISIEN

Une « laborantine »

Il y a gros à parler que vous ne dites pas ce que signifie ce mot « Laborantine ». Ne vous accusez pas d'ignorance, mais je n'ai rien pu trouver ayant quel que rapport. Si vous voyez plus de compétence, c'est que je suis une très inféconde branche de la famille de la poste et des télécommunications. Un bon travail du gouvernement en interdit l'affichage. Il voulait être seul à avoir les nouvelles.



sonne ne pouvait s'aventurer à moins de quelques kilomètres de la côte dans la région dans laquelle nous nous étions entendus dire que passaient les convois d'esclaves. Le gouverneur dut avouer lui-même qu'il n'y garantissait pas notre sécurité. « Les gardes ne nous protégeront pas », s'y accompagnaient-il.

« Alors laissez-nous aller avec Monfreid, lui dis-je. »

— C'est impossible. Il profitera de votre passage pour faire de la contrebande.

— Mais il peut s'y rendre seul comme il le veut.

— C'est vrai, mais je ne veux pas que vous y allez avec lui.

Il est dangereux de dire à un journaliste qu'il ne doit pas visiter une région mystérieuse sans lui donner pour cela de raisons valables. J'en informai le gouverneur et je prévins que, avec ou contre lui, nous passerions, guidés par Monfreid, dans les monts Oubbia. Il nous fit alors comprendre que l'ancien président essa Assefa (1) avait empêché, bâtonnée au canon, un innocent père Jésuite et un géologue d'embarquer à bord d'un navire pour visiter cette région. Nous nous séparâmes là-dessus.

(1) Gardes.

neut le gouverneur qu'il faut faire cesser l'agitation. Le gouvernement ne répond rien. Le trouble augmente, on entend dire que les gardes sont leurs supérieurs et leur tiennent à peu près ce langage : « Je suis à la fin votre supérieur, votre sergent, votre capitaine. Tout ce que vous me commandez, je ferai. Vous voulez que je parte ? » Il y eut une sorte d'émètement. Le gouverneur fut contraint de faire sortir les gardes en jetant leurs cannes. Le gouverneur consentit à l'augmentation.

— M. Chapon-Baïsac, pour se débarrasser de nous, réussit à créer un peloton mechiste. On eut besoin de représenter que le pays n'a pas les hommes ne s'y prétendent, il s'obstine. Le résultat fut que pour brouiller les malheureux chameaux durent faire le voyage en chemin de fer et que, depuis, le peloton ne sera à rien.

Djibouti reçoit chaque jour, le communiqué officiel et l'incident qui est envoyé télégraphiquement de Paris. Il était normalement destiné à la poste et des télécommunications. Un bon travail du gouvernement en interdit l'affichage. Il voulait être seul à avoir les nouvelles.

Ces exemples et dix autres mon-

# FORTUNE CARRÉE

Roman inédit de J. KESSEL (1)

ler, la tête la première. Puis, il gagna l'arrière sans que l'eau fut ridee par son effort. Des mains qui attendaient, suspendues au-dessus du bordage, le hisserent, tandis que la mélodie des marins somalis continuaient à dérouler les strophes aiguës et plaintives.

Mordhom avait toujours la tête collée à la barre que ses bras entouraient. Mais si les ténèbres s'étaient soudain déchirées, les gardiens d'Igrichéff eussent frémî de voir la joie de son visage.

Une demi-heure s'écoula.

De la banquette qu'ils ne pouvaient distinguer, les soldats de l'Omer entendirent crier :

— Askers, levez très haut la lampe.

Cette voix était si dure, si impérieuse, que l'un d'eux, machinalement obéit. Ils virent alors cinq hommes noirs, dont l'un était tout ruisseant, debout sur le roof et qui les tenaient en joue.

— Si j'avais voulu, vous seriez déjà des cadavres dans l'eau, reprit la voix. Mais je n'aime pas les morts inutiles. Personne ne fut venu vous secourir. Vous pouvez hâter vos sambouks.

Et, comme les askers, stupides, hésitaient, l'équipage de l'*Ibn-el-Rikhi* modula lui-même, à pleine voix, l'appel des marins de la mer Rouge. Il resta sans écho.

page. Des récits miraculeux allaient commencer sous les étoiles, berçés par une eau qui baignait les rivages les plus secrets de la terre.

Avec un respect infini, Philippe vint s'asseoir auprès de Daniel qui tenait amoureusement la barre inutile.

— En-Dairé, dit Mordhom, place-toi au milieu, près du fanous et, parlant en arabe pour que te comprenne le grand chef du Nord, raconte-lui comment l'*Ibn-el-Rikhi* quitta le port sans rentrer l'ancre, car mon hôte ne connaît pas beaucoup les choses de la mer.

Le premier réflexe d'En-Dairé, quand Mordhom lui adressait la parole, était de sourire. Sourire de complicité, de joie ou de dévouement, personne n'aurait pu en définir avec précision la nuance. Mais il fendit si largement la figure noire, sur qui tombait d'aplomb la clarté, mais il fit étinceler des dents si bien rangées, si belles et si blanches qu'Igrichéff lui-même en ressentit une sorte de bien-être physique. Le visage d'En-Dairé inspirait la quiétude, la confiance, comme une matière sûre et solide. Il était tout rond, avec de petits yeux percants et naifs, un nez franchement camus. Les joues semblaient élastiques, tellement leurs muscles étaient fermes et sains.

petits-enfants. Grâce à toi, je vais enfin me marier.

Le bâtarde kirghize porta son regard de la tête ronde et crépue, secouée de soubresauts, vers Mordhom.

— La plongée l'a surmené ? demanda un français Igrichéff.

L'aventurier breton rit brièvement et répondit :

— Ce n'était pas une plongée pour lui, voyons. Il va facilement à 20, à 22 mètres sous l'eau. Et à ces profondeurs, il reste des de deux minutes. En-Dairé est un très grand pêcheur de perles.

— Alors, il a un accès de démence ?

— Non. De tendresse... Je vous assure, je parle sérieusement.

Mordhom caressa les durs cheveux crépelinés avec une douceur qu'on ne pouvait guère attendre de sa part. En-Dairé releva sa figure baignée de larmes et sourit magnifiquement.

— C'est un caractère vraiment spécial, reprit Mordhom. Avec des poumons d'ainain, et un courage, en mer, sans égal, il a une sensibilité de petite fille. Quand il était mouillé chez moi, je l'ai un jour giflé à tort. Il s'est jeté par-dessus bord et s'est mis à nager comme un fou dans une eau infestée de requins. Il a fallu que j'amène la

force et la volonté des vents. Mais dans Bab-el-Mandeb (1), la biea nommée, les démons assurément soufflèrent une haleine empoisonnée contre les voiles du sambouk, car tu ne pourrais expliquer autrement, même toi, grand chef plein de science étrangère, qu'un tel nakouda et un tel équipage aient disparu. Et je fus orphelin, et pauvre avec mes frères les plus jeunes, car les aînés étaient sur le sambouk perdu. Et je ne

sais pas pourquoi et comment je me trouvai à Djibouti avec mon frère Said. Il plongeait déjà, et m'apprit à le faire. Puis il partit sur un petit sambouk de perliers, car un nakouda ayant confiance en lui malgré son jeune âge lui avait consenti un emprunt. Je pleurai beaucoup, Said était mon vrai père, plus que celui que je n'avais pas bien connu. Et je restai seul, et je mangeai en plongeant des ponts hauts comme les hautes maisons arabes des grands, grands vapeurs où il y a beaucoup de François qui jettent des piastres dans la mer pour les petits Somalis. J'allais plus profond, je restais plus longtemps que les autres et François Kébir qui est là devant moi, et qui connaît les raz abyssins, les sultans danaïks et les émirs arabes, abaissa ses yeux jusqu'à moi. Et il me prit comme mouuse et me donna bien à manger et m'accorda une

crier, crier. J'aurais voulu être sourd, j'aurais voulu être aveugle, j'aurais voulu mourir. Et pourtant, j'étais riche, j'avais de perles et si belles que les marchands sans et indiens se seraient arrachés les yeux pour les avoir. Alors, je compris qu'il fallait donner à Allah pour qu'il me sauve. Je l'invoquai pieusement et je les jetai dans la mer. »

Un murmure sourd et pathétique couvrit les matelots de l'*Ibn-el-Rikhi*, tous suspendus, anxieux, aux lèvres plongeur.

— Dieu est grand, Lui seul, dirent-ils.

— Lui seul, répéta En-Dairé, car je des jours et des jours après venir vers l'île et que jamais une voile a approché je viens venir un bateau.

— Pas un sambouk, pas un zaron non... un bateau gros lourd avec une veilleuse et des hommes chinois dessus. J'allumé un feu... Le maître chinois est venu dans l'île et m'a dit : « Je cherche des nids d'hirondelles, il y en a beaucoup sur les roches noires. Je vais te donner riz pour six mois et je reviendrai te prendre avec les nids d'hirondelles que tu rassembleras. Je ne dirai à personne que tu es là. »

VIENT DE PARAITRE

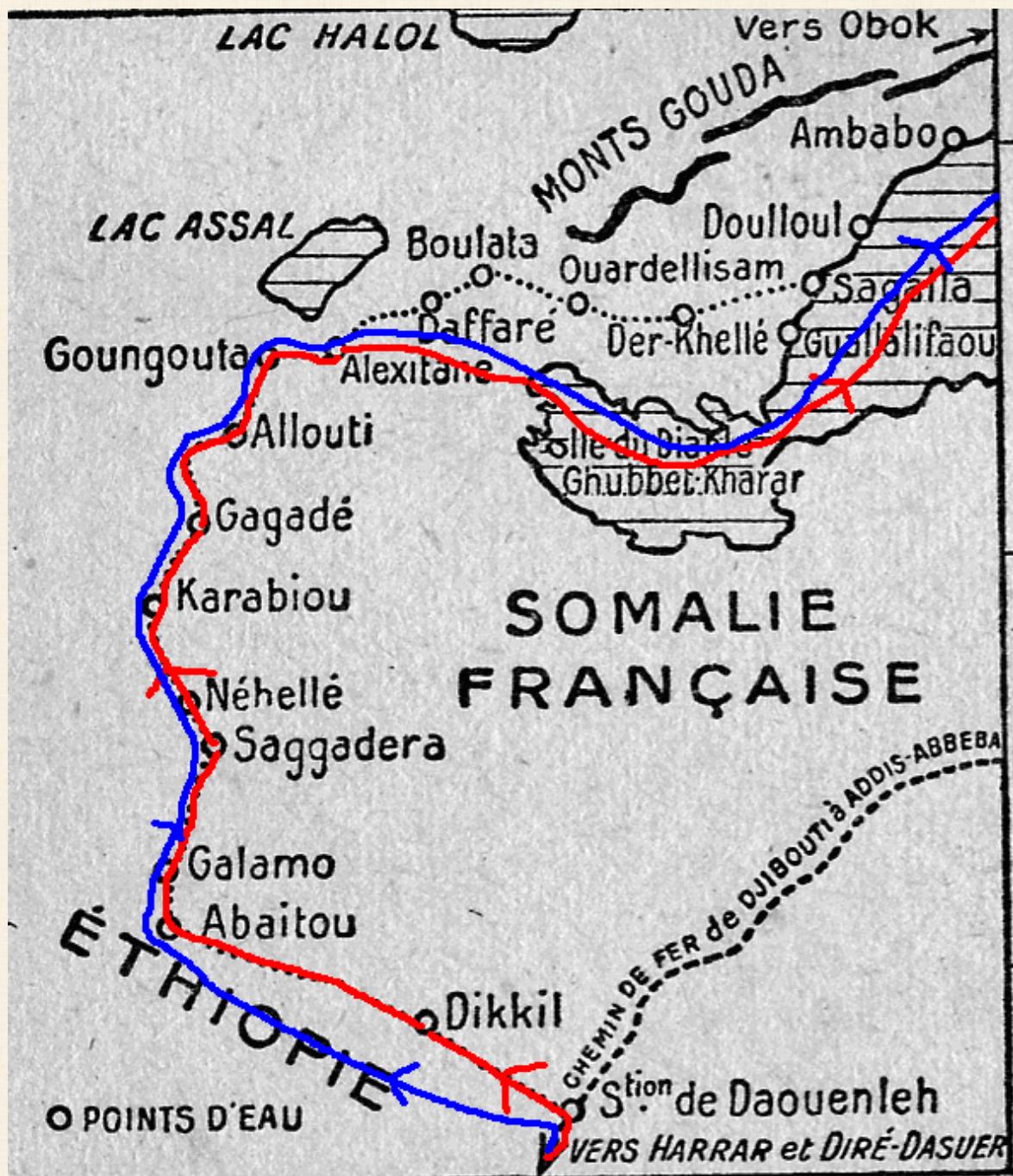
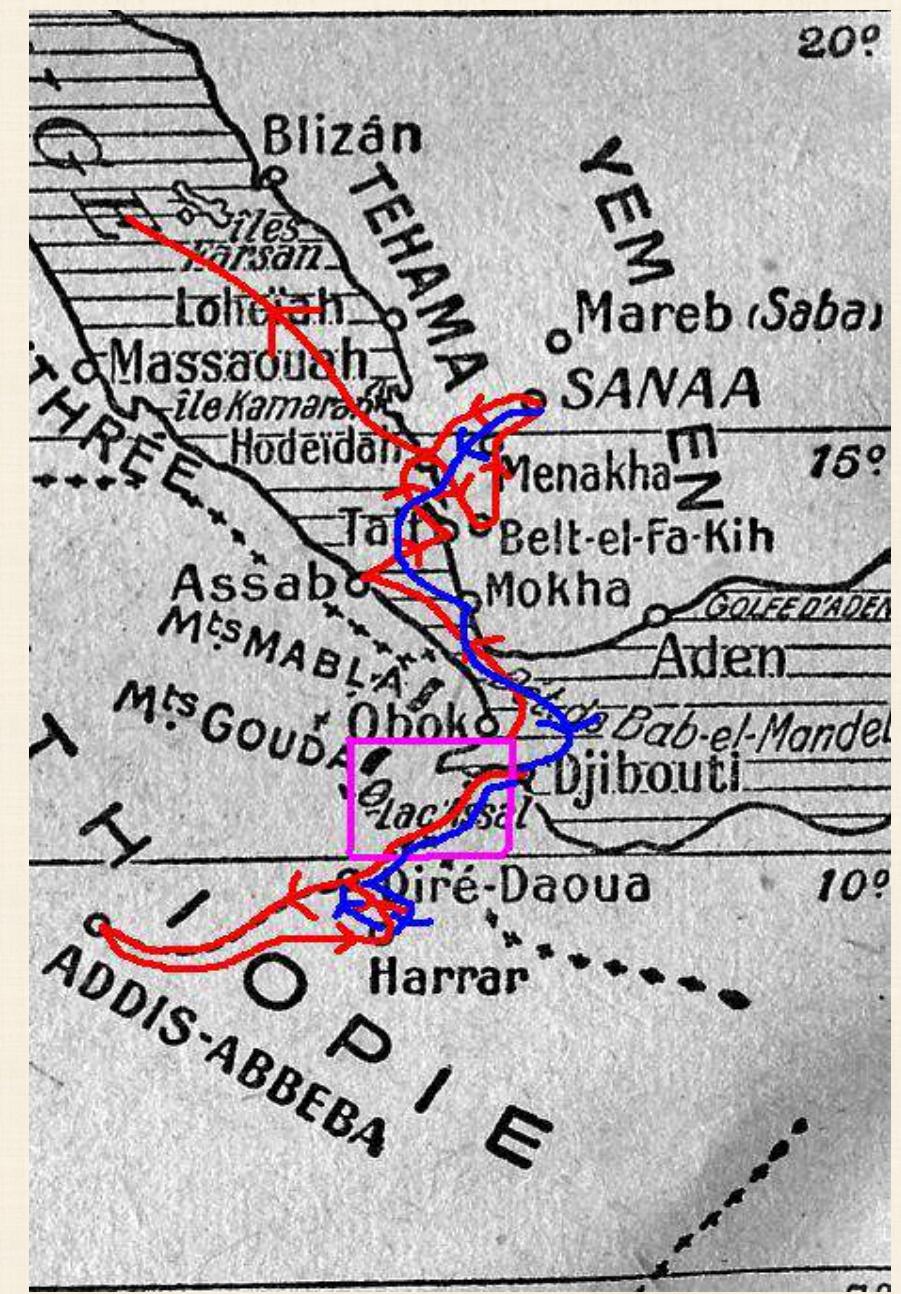
## Le 4 Septembre

Léo LARGUERIE

Prix le 25 francs /

LES EDITIONS DE FRANCE, UN Volume, N° 1

Daniel Mordhom	Henri de Monfreid	Nom, aspect physique, biographie...
Philippe Lozère	Joseph Kessel	Plusieurs éléments distincts
Igricheff	Dr Peyré, russe de la mission de Sanaa	Accompagne Lozère, a vécu à Sanaa
Yasmina	Bédouine enlevée par Sélim, enfant de la caravane de Saïd	Âge, situation sociale (esclave)
Hussein	Hussein, ancien sergent somali qui guide Kessel	Prénom, métier
Moussa	Moussa, indigène que Kessel recrute	Prénom, aspect physique
Saïd	Saïd, trafiquant d'esclaves	Prénom, métier
En-Daïré	En-Daïré, le plongeur	Prénom, biographie
Le « vieil Abdi »	Abdi, membre de l'équipage de Monfreid, et Chekem	Prénom, âge, « métier »
Frères Ali	Frères Ali, membres de l'équipage de Kessel	Nom, « métier »
Omar	Omar, cuisinier de Kessel	Prénom, situation sociale
Gouré	Gouri, le Danakil	Prénom, aspect physique
Aziz	Aziz, ancien trafiquant d'esclaves	Prénom
Chaïtane	Chaïtane (dromadaires du Rob-el-Kali)	Dénomination
Chougach, Bogoul	Russes rencontrés par Kessel à Sanaa	Présence à Sanaa, nationalité
Youssouf	Chekem, « nakhouda » de Monfreid	« métier »



<b>Reportage de 1930</b>	<b>Fortune carrée</b>
« (...) l'un des endroits les plus doux du monde (...) Le climat des tropiques (...) y fait régner à l'ombre des cafériers et des bananiers une chaleur... »  (article du 30 mai 1930)	« (...) l'un des endroits les plus doux du monde (...) Le climat des tropiques (...) y faisait régner, à l'ombre des cafériers et des bananiers, une chaleur... »  (P.210)
« Ils prirent les intestins, les pressèrent pour en faire sortir les excréments et les portèrent avec délice à leur bouches. »  (article du 30 mai 1930)	« Les esclaves prirent les intestins, les pressèrent pour en faire sortir les excréments et les portèrent avec délice à leur bouche. »  (P.215)
« La nuit tomba. Les charognards arrivaient en vol pressé. »  (article du 30 mai 1930)	« La nuit tomba. Les charognards arrivèrent en vol pressé. »  (P.215.)
« Ce fut pour les esclaves comme un appel magique. »  (article du 31 mai 1930)	« Ce fut pour les esclaves comme un appel magique. »  (P.216)
« Les hommes se formèrent en cercle, le grand diable se plaça au milieu et tous bondirent. »  (article du 31 mai 1930)	« Les hommes se formèrent en cercle, le grand diable se plaça au milieu et tous bondirent. »  (P.216)

« J'ai vu le Caire et Jérusalem, Damas et Alep, Aman et Djeddah. Les villes d'Egypte, de Palestine, de Syrie, de Transjordanie, du Hedjaz charment ou bouleversent par leur forme, leur densité et leurs mouvements. Mais aucune ne donne l'impression unique de force sobre (...) qui saisit le voyageur aux approches de Sanaa. »

« Il n'est pas dans tout l'Orient de grande cité qui puisse donner une idée de Sanaa. Ni le Caire, au bord du désert que surveille le Sphinx. Ni Damas, reine de Syrie, molle et subtile, noyée dans son verger géant. Ni Jérusalem, bloc compacte de voûtes... »

« Le *Mousterieh* avait seize mètres de long, une cabine minuscule, un moteur auxiliaire qui ne marchait jamais, une caisse pour cuisiner à même le pont, si bien que la moindre houle éteignait le feu. »

« (...) cette grosse barque hybride, longue de quinze mètres (...) Sur le pont, par le travers du mât, une caisse en bois (...) abritait le foyer sur lequel on faisait la cuisine (...) Les paquets de mer éteignaient le feu au moindre gros temps... »

« Etais-ce l'influence de la lumière, du calme de l'équipage ou simplement ce magnétisme de la beauté dont j'ai déjà dit ici le pouvoir, je ne pouvais penser au péril dont nous menaçaient les vagues échevelées. Elles avaient beau nous surplomber de cinq mètres de haut, je ne pouvais me lasser de contempler leurs formes magnifiques, leur prodigieuse et immense couleur, leur écroulement. »

« Malgré tout, Philippe ne pouvait pas croire au danger ou plutôt le sentir dans ses fibres profondes. Son courage fait en grande partie d'inconscience, le peu d'habitude qu'il avait des signes de la mer l'yaidaient et aussi la beauté de la nuit. Comment pouvait-on éprouver la moindre angoisse sous un clair de lune si pur, avec des matelots éprouvés, avec un tel capitaine ? »

« Nous passâmes devant une énorme pierre toute plate qu'ombrageait un figuier sauvage.  
- Nous sommes près de la halte, dit Saïd. Voici la pierre du lion. Un grand chef est enterré là. On dit que, pour l'honorer, un lion géant vient par le clair de lune dormir sur cette pierre. »

« Comme ils passaient devant une énorme pierre carrée et toute plate, posée sous un figuier sauvage, Mordhom dit :

- C'est la pierre du lion. Un grand chef a été enterré dessous, il y a très longtemps. On dit que, une fois par mois, en pleine lune, un lion géant vient dormir sur cette pierre.

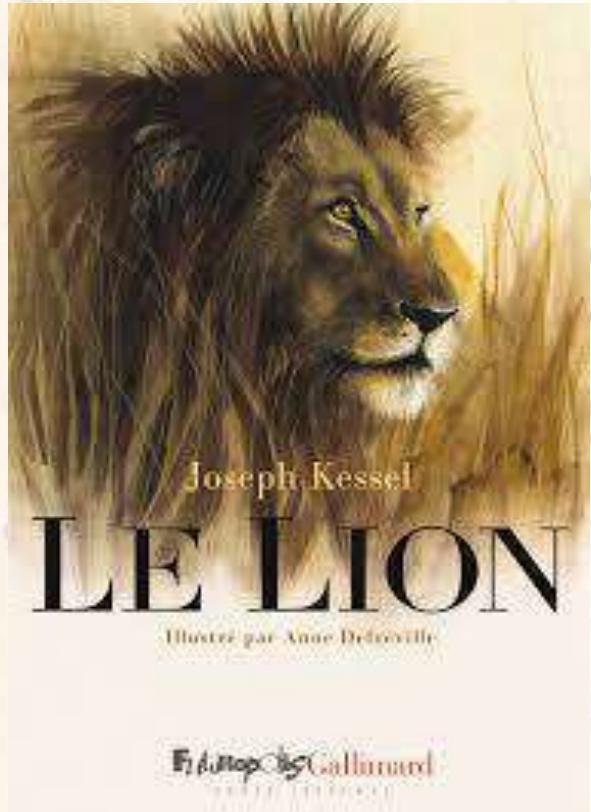
« La peau fut enlevée en quelques instants par des doigts qui semblaient armés de griffes et la chair saignante, fumante, découpée, arrachée passa de main en main. Les lèvres et la viande chaude ne faisaient plus qu'un, les mâchoires claquaient, les yeux chaviraient d'extase. »

« La peau du bœuf fut enlevée en quelques instants par des ongles aussi lacérant que des griffes. La viande saignante, fumante, arrachée, passa de main en main. Les lèvres massives et la proie chaude ne faisaient plus qu'une chair, les mâchoires claquaient, les yeux chaviraient d'extase. »

« Au bord du sentier qui menait vers le village d'Haraoué, se dressait un immense figuier (...) Par sa forme torturée comme à dessein, par son tronc fait pour y sculpter quelque géante idole, il faisait naître invinciblement la pensée d'un arbre prédestiné pour les rites, d'un arbre sacré. »

« Au bord du sentier qui venait de Harrar se dressait un immense figuier (...) Par sa forme torturée comme à dessein, par son tronc assez large pour que pût y être sculptée quelque grande idole, il était l'arbre prédestiné pour des rites païens. »





## Le lion

« Certains romans ne sont pas tellement loin du reportage (...) Mon roman, Le lion, naturellement il y a des choses qui sont inventées, mais c'est un reportage »



## AU CIRQUE D'HIVER L'HOMMIE AUX LIONS par J. KESSEL

On s'étonnera peut-être de voir, aujourd'hui, cette place consacrée à un numéro de cirque. Ceux qui choqueront cette apparente liberté sont victimes d'un dogme auquel je me suis toujours refusé à soucire : celui des genres. La critique dramatique — puisqu'on appelle ainsi cette partie de la littérature — née, à mon sens, à séparer exclusivement de pièces en plus ou moins d'actes. Tout ce qui est spectacle relève d'elle.

Et j'en connais peu d'aussi émouvants, d'aussi pathétiques que celui qui présente actuellement au Cirque d'hiver le dompteur tchécoslovaque Trubka.

Comme je m'étais attardé dans la loge des admirables Fratelliini, qui avaient,



une fois de plus, emplie la salle par une fantaisie, un burlesque, une vérité et une poésie qui rappellent certaines scènes de Shakespeare, je n'ai pas vu l'entrée des bêtes. Je ne regrette point, car, ainsi, je fus tout de suite en pleine action.

Au milieu de l'immense cage hâtivement dressée sur la piste pendant l'entracte, se tenait un jeune homme qui était vêtu du costume conventionnel des cow-boys, mais cette convention n'oblissait pas son rayonnement. Il n'avait pas fait déguisé — tellement il se tenait droit, portait bien sa tête aux cheveux noirs et tant il avait de noblesse et de sobriété.

Autour de lui un mélange étonnant de fauves : des lions, des tigres, un puma, des ours blancs, un ours noir et deux molosses danois. A lui seul, ce mélange eût suffi à rendre saisissant le spectacle. Les yeux erraient, stupéfaits sur les draperies, sur les peaux moirées, sur les fourrures, sur les mufles différents, et cependant l'impression qu'ils avaient d'animaux sauvages poussent se faire plus d'une minute sans engager un combat furieux. Mais le regard du jeune homme les touchait tous à tour, et ils ne bougèrent point des esbenbeaux que sa volonté impérieuse avait à chacun assignés.

Faut passer rapidement sur la première partie de ce spectacle. Les formes diverses auxquelles Trubka force les animaux sont certes dignes d'admiration, et l'on conçoit mal comment il oblige un tigre à la marche émette à franchir d'un bond le cercueil qu'il tient, ou à tenir immobile un danois

dont les reins se crecent de peur sous le saut d'un lion magnifique. Mais cela relève d'un travail de patience, d'un dressage qui diminue les belles bêtes dangereuses et qui, par son adresse même, ruine la grandeur et la poésie de l'exposition.

Mais voilà qu'un coup de fouet (c'est sa seule arme), le dompteur renvoie dans leurs cages respectives les fauves, les lions, le puma et qu'il reste en présence de ses lions et de ses tigres. Alors commencent les minutes vraiment belles.

Trubka marche sur les bêtes, les provoque, les éveille, les réveille toutes dans un coin. Et là il les jette les unes sur les autres, mêle leurs crinières et leurs

crânes. Elles résistent, rugissent, des rafales minimes de griffes dansaient comme le diamant se levant vers lui. Il insiste, triomphé. Elles sont là, grinçamment hostile de flammes soulevées, de gueules entrouvertes. Qu'un combat s'engage entre elles et l'homme est perdu, car son fluide sera vain. Il le sait, il se rappelle qu'à Londres, il eut l'avant-bras ouvert et que la veine ayant été atteinte, il perdit presque son sang, s'assura que tout allait risquer de sa vie, chevaucha son号码 (son numéro). Il n'en a cure. Son pouvoir sur les fauves l'enivre, il jette son fouet, et les mains nues, s'approche d'eux et se couche sur eux...

Ce geste a tout calme. Les grondements s'apaisent. César, le plus beau des lions, le chevauche une heure. Et l'on songe involontairement à ces recits antiques de la jungle, où les Romains seduisent les animaux, et où une sorte d'étrange amour unit la tête féroce à l'être humain.

Trubka se relève. Il installe ses fauves derrière une planche. Ils posent sur elle leur pattes devant et leurs formidables mufles. Alors, Trubka prend une énorme cuvette remplie de viande crue et classée devant cette table terrible. Gentiment, posément, il leur donne à manger, et lorsque, à ce moment, pose sur la table des ressemblances à celui qui tombait sur les Romains qui se pressaient aux jeux de cirque,

car, sous une forme différente, c'est la pérennelle confrontation de l'homme et de la bête. Le lion quasi-charnel que l'on sent entre le dompteur et ses lions ne la rend que plus émouvante.

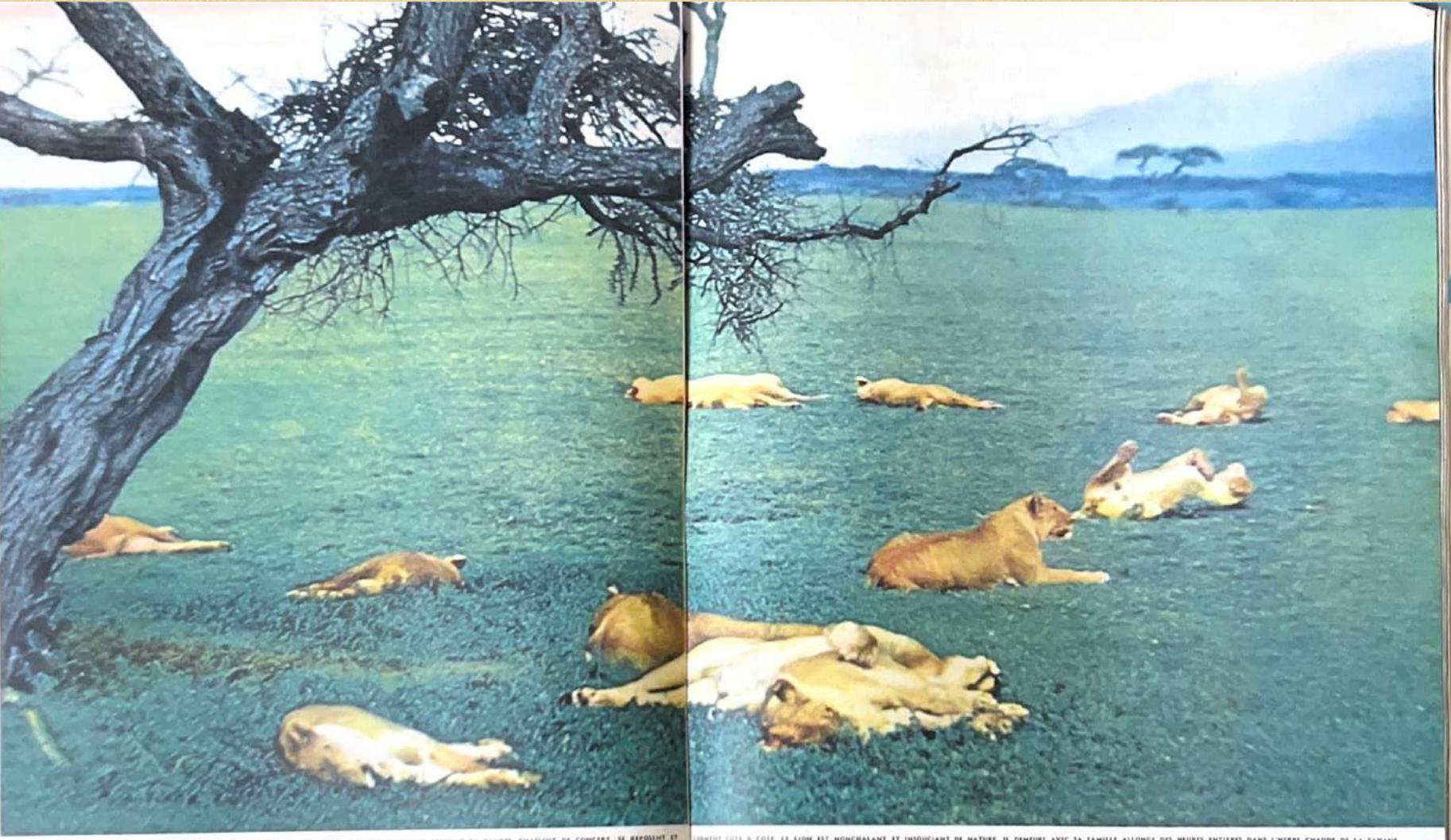
J. KESSEL











A L'ENCONTRE DES AUTRES FELINS, LES LIONS AONT L'ESPRIT DE FAMILLE TRES DEVELOPPE. ILS VIVENT LE PLUS SOUVENT EN BANDES, CHASSENT DE CONCERN, SE REPOSENT ET

SOMMEILLENT COTE A COTE. LE LION EST NONCHALANT ET INSOUCIANT DE NATURE. IL DEMEURE AVEC SA FAMILLE ALLONGE DES HEURES ENTIERES DANS L'HERBE CHAUDE DE LA SAYANE.

Du Sahara au Cap et du Sénégal à l'Ethiopie, le lion est le maître de la brousse. Le grand romancier Joseph Kessel vous raconte la vie privée du roi des animaux, illustrée par les meilleures photos de Walt Disney et de Jacqueline et François Sommer.



# LES LIONS

# Voici dans sa royale vie privée mon ami le grand lion africain l'animal le plus noble de tous



Joseph Kessel. Son dernier roman à pour sujet : « Le Lion » (NRF). Il nous a réservé cette histoire vraie et passionnante.

par JOSEPH KESSEL

**A**trois mille mètres d'altitude, sur le haut plateau qui porte Addis-Ababa, capitale de l'Ethiopie, se déroulait, ainsi que chaque année depuis des siècles et des siècles, la bénédiction des pierres d'autel. Ils étaient cent mille pour le moins, cent mille têtes d'éléphant au-dessus de cotonnades immaculées comme la neige ou l'écumé, cent mille qui, sous l'ombre léger des bois d'eucalyptus, occupaient les entablements des collines formées en arc de cercle autour de l'immense clairière.

Ceux qui peuplaient de la sorte les gradins du cirque naturel appartenait à la race conquérante des Amharas, maîtresse de l'Ethiopie.

En bas, lourdaient dans un tourbillonnant désordre les gens des tribus à moitié soumises, à moitié nomades, à moitié sauvages venues des hautes vallées, des déserts et des monts : Gallas, Danakils, Issas, Soudanis. Des cheveux durs et drus tombaient sur leurs épaules. De misérables étoffes, grises ou brunes et gommeuses, ne les couvraient qu'à moitié.

Plus loin, sur un vaste espace dégagé de la foule, s'alignaient comme pour un sacrifice mystérieux, de larges dalles posées sur des supports. C'étaient les pierres d'autel aménées des églises cotes de la grande ville voisine.

Entre ces tables monumentales, des prêtres dansaient.

Au débouché de la clairière, contre un bosquet d'eucalyptus, siégeaient les hauts seigneurs féodaux : vice-rois des provinces, gouverneurs, chefs de guerre. Ces rax, ces dedjaz, ces balémebarous avaient tous des cartures énormes, des traits massifs et rudes.

Au milieu d'eux, exactement au centre, se tenait un homme de taille chétive, de frêle visage — et pourtant leur souverain, le Négu.

Le signe véritable de ce rang, de ce pouvoir, de ce sacre, n'était pas l'estrade qui rehaussoit le fauteuil où il était assis, ni la dorure qui en faisait un trône, mais ses faveurs tropées. Car il était tapissé de peaux de lions.

Certes, les sièges des grands vassaux portaient aussi des ornements de cette nature. Mais les dépouilles secondaires et mineures ne faisaient que mieux ressortir la barbare opulence, la richesse magnifique et fastueuse de celles qui enveloppaient le Négu. Et surtout cette immense peau, entière, intacte, comme vivante, jetée sur le dossier du trône et dont la queue balayait le sol et dont la crinière royale aurait déloït le noir visage du prince mieux que l'or et les joyaux des couronnes.

C'est là et alors que j'eus le sentiment de voir la dernière incarnation sans doute du mythe immémorial qui a uni l'homme et le lion.

De ce mythe on retrouve la trace et la griffe dans les grottes de la préhistoire, les bas-reliefs assyriens, les statues d'Egypte, les figures littéraires, les prophéties de la Bible. Et il n'est pas de temple, de palais, de jardins, à travers tout l'Orient fabuleux, qui n'ait pour garde et pour gloire, un lion d'argent, de bronze, d'or ou de jade. Et il est bien peu d'empereurs qui n'aient eu l'emblème léonin dans leurs armes et leurs sceaux.

Cela aussi vieux que la race humaine et qui n'est pas près de mourir, puisque, dans nos villes murées à tous les souffles de la nature, où rien ne voleste de la grandeur et de la pureté sauvages, le lion demeure, dans les rues des enfants, ce qu'il était déjà pour les habitants des cavernes, à l'âge de pierre : le plus haut, le plus beau symbole de la puissance et de la majesté.

Pour moi, je me souviens de la gravure par laquelle a commencé l'aventure. C'était en Russie ; j'avais moins de dix ans. On m'avait fait cadeau d'un livre illustré qui racontait des histoires de bêtes. L'une d'elles se passait en Afrique. Et pour frontispice — oh ! comme je le vois encore — elle avait un buffle lancé dans un galop aveugle, sur lequel, cri-

nière au vent et accroché au garrot par des crocs terribles, chevauchait un lion. Le dessin avait-il vraiment cette qualité, ou bien l'imagination de l'enfance dépassait-elle en talent celui de l'animailler le meilleur, peu importe, mais aucune image ne m'a ravi autant que ce couple effréné, où la victime emportait son vainqueur, en même temps fauve et centaure.

Depuis, comme tous les garçons du monde, j'ai pitié sans fin devant les cages des jardins zoologiques où les lions mènent leur ronde éternelle, fasciné par le silence et le velours des pattes énormes, par les bâillements qui découvraient les crocs carnassiers, par la palpitation de la crinière et mourant d'une peur délicieuse quand rugissait le mufle aux yeux jaunes. Ensuite, comme tous les adultes, j'ai hanté les lieux — cirques et menageries — où les dompteurs jouaient avec le fauve et offraient la fragilité du corps humain à ces masses de muscles, monstrueux et légers, à ces griffes, à ces gueules dont chaque mouvement pouvait avoir la puissance de la mort.

## Près du lac Albert, j'ai vu une tribu de 40 à 50 fauves...

**M**ais, tout en admirant leur bravoure, et leur art, et jalouxant leur familiarité avec la bête royale, je souffrais chaque fois davantage de ces barreaux, de ces grilles, de ces tabourets et cerceaux, de ce fond et de ces fourches à quoi était condamné l'animal le plus noble de la terre. Et je rêvais avec une impatience, une exigence intérieure toujours accrue du jour où, peut-être, il me serait donné de voir, libre en ses terres, majestueux et tranquille, ou tendu pour le bond, ou emporté dans sa charge, le grand lion africain.

J'ai eu vraiment beaucoup de chance...

Le Kenya, le Tanganyika, le Congo belge possèdent les plus vastes et les plus beaux parcs royaux de l'Afrique noire. On y appelle ainsi ces espaces immenses, couverts de brousse et de bois épineux, qui sont le domaine exclusif, absolu et sacré des bêtes sauvages. Les lois les plus rigoureuses leur assurent, contre les hommes, non seulement une entière sécurité, mais encore la liberté, la privauté des premiers jours du monde. Dans ces réserves enchantées, les gazelles et antilopes paissent et bondissent par troupeaux innombrables, et les autruches, et les zèbres et les buffles. Du haut de leur cou sans fin et de leurs yeux aux cils d'almejas, les girafes surveillent ces ébats, ces galops. Les éléphants passent en hordes monumentales. Et les rhinocéros dardent leurs cornes au détour d'un talus.

Et partout campent, chassent, dorment, s'aiment les familles, les tribus des lions. Partout, au cœur des matts, traîne leur grondement.

Dans ces paradis terrestres de l'Afrique orientale, j'ai passé plusieurs semaines, il n'y a pas très longtemps encore... Parc Albert, parc de Nairobi, Tsavo, que sais-je ? Aux portes de la capitale du Kenya, j'ai vu un lion et sa femelle dévorer, entre les voitures des visiteurs, un gnou énorme. Au voisinage du lac Albert, une tribu de quarante à cinquante fauves buvait à un cours d'eau et les lionceaux jouaient comme des petits chats déchaînés. A Tsavo, sous de maigres ombrages, dormait un couple léonin et, plus loin, un mâle solitaire faisait le guet.

Mais l'homme veut toujours davantage. Mon vieux désir était à peine exaucé qu'un autre faisait mon tourment. Ces bêtes merveilleuses, je les voyais bien vivre dans leur force et dans leur libre innocence, mais de loin, en étranger, en fraudeur, je rêvais maintenant de les approcher, d'être accepté, adopté par elles — partager leurs loisirs, leurs jeux, leur paix animale.

(Suite page 58.)







« - Je me demande ce que vous faites en général dans la vie.

- Je voyage, je regarde, lui dis-je (...)

- (...) Mais c'est tout ?

- Non...Après, j'écris.

- Quoi ?

- Ce que j'ai vu en voyage.

- Pourquoi ?

Pour les gens qui ne peuvent pas voyager. »

Uganda Co 6  
Kiboko J)

# NORFOLK HOTEL

*Please supply:*—

Whalebone Islands  
Macmillan.

Matcha oMori

Other, conflict state, PKO

~~Murchison - Eustachian~~ - 200 fm

~~Myotis~~ - ~~Myotis~~ - ~~Myotis~~ - ~~Myotis~~

~~Vjosa - Dard~~

~~Maine~~

~~o Mogo d~~ Rest  
~~Oriomega~~

~~Kawasaki longon~~

Kangaroo ~~400~~ 300

~~Kiharo - Mason~~

*M. leucostoma* (L.) Pers. (Leucostoma) *leucostoma*

**ROOM No.** *100* **Signature** *John Waddell*

*Walter F. Smith* Signature

**ROOM No.**

## Signature

- ~~1. Best things ever~~

~~2. Reasons why I'm~~

~~3. Didn't buy what I wanted~~

~~4. My favorite moon~~

~~7. Twenty Ruler Patterns - like this  
(Uganda Cab)~~

~~5. The best way to type~~

~~6. Many books in the room~~

~~8. Best job ever -  
Haha~~

~~9. At P. in Mayan - I learned - Now our  
partner. Ell is a big, strong kid.  
But him - Dances like a monkey -~~

~~10. Conversation with local busi - Good night  
2 kids - Carsten Petterus person  
- Friday + again - Saturday -  
Sunday off - Sunday~~

~~11. At P. in Mayan -  
Busi person - Friday, Saturday  
Sunday - Friday~~

~~12. 6.6 m -~~

~~Now can't fly -  
Get back into the house  
Glasses won't fit -  
Dare not  
- de la tumba -  
- Etc. like a lot  
- Pointing fingers like in soccer!~~

~~Te las las do you say when  
He has got the bus to sit~~

Le narrateur	Joseph Kessel	Plusieurs éléments distincts
John Bullit	Major Taberer	Métier, biographie, famille
Sybil Bullit	Mme Taberer	Biographie, famille
Patricia Bullit	Fiona Taberer, major Taberer	Âge, famille, histoire d'amitié avec un fauve
Oriounga	« Moranes » croisés par Kessel	Aspect physique, situation sociale
Bogo	Jean-Baptiste Nambutal	Métier, peur des Masaï
Kihoro	Serviteur des Taberer	Aspect physique, « métier »
Ol'Kalou	Vieil indigène mutilé, histoire de la tradition des Masaï (tuer un lion)	Aspect physique, âge
King	Iola, lion (King) que Taberer a élevé dans son enfance	Biographie, nom

Patrie  
Bataille  
Sakura

• 107 27

2. *Surah* C *ansesm*.  
show all. now. for e. Am. 14.  
L. *gazelle* *parciale* the *parciale*

do the year that it is given to me here. Et le says to S the day after  
he went to speak to me --

On fait beaucoup de cas de la presse actuelle qui appelle de  
l'ordre, survie et la fin de l'avenir ? Et le fait est que dans les  
~~comptes~~  
~~comptes~~  
comptes (en fait c'est du Karamandjao) ! Il n'y croit pas non  
plus au corps humain si ce n'est effragé, dévoué, ignoré et gâté  
comme il peut être. Ce n'est pas tout à faire.

~~Il est à l'heure actuelle à Kibwe. Il est à l'heure actuelle à Kibwe.~~

-Paterson & Co., do Bullock's  
etc done their own w<sup>t</sup> grand expense  
some time ago.

- Je viens avec le Dr. Mashi, au fait - de - pas n'y croire  
C 107-

et ~~me~~ du/r ainsi

Palau 1957

May 1/2000 death 57

Paris 11 Janv 1858

二

三

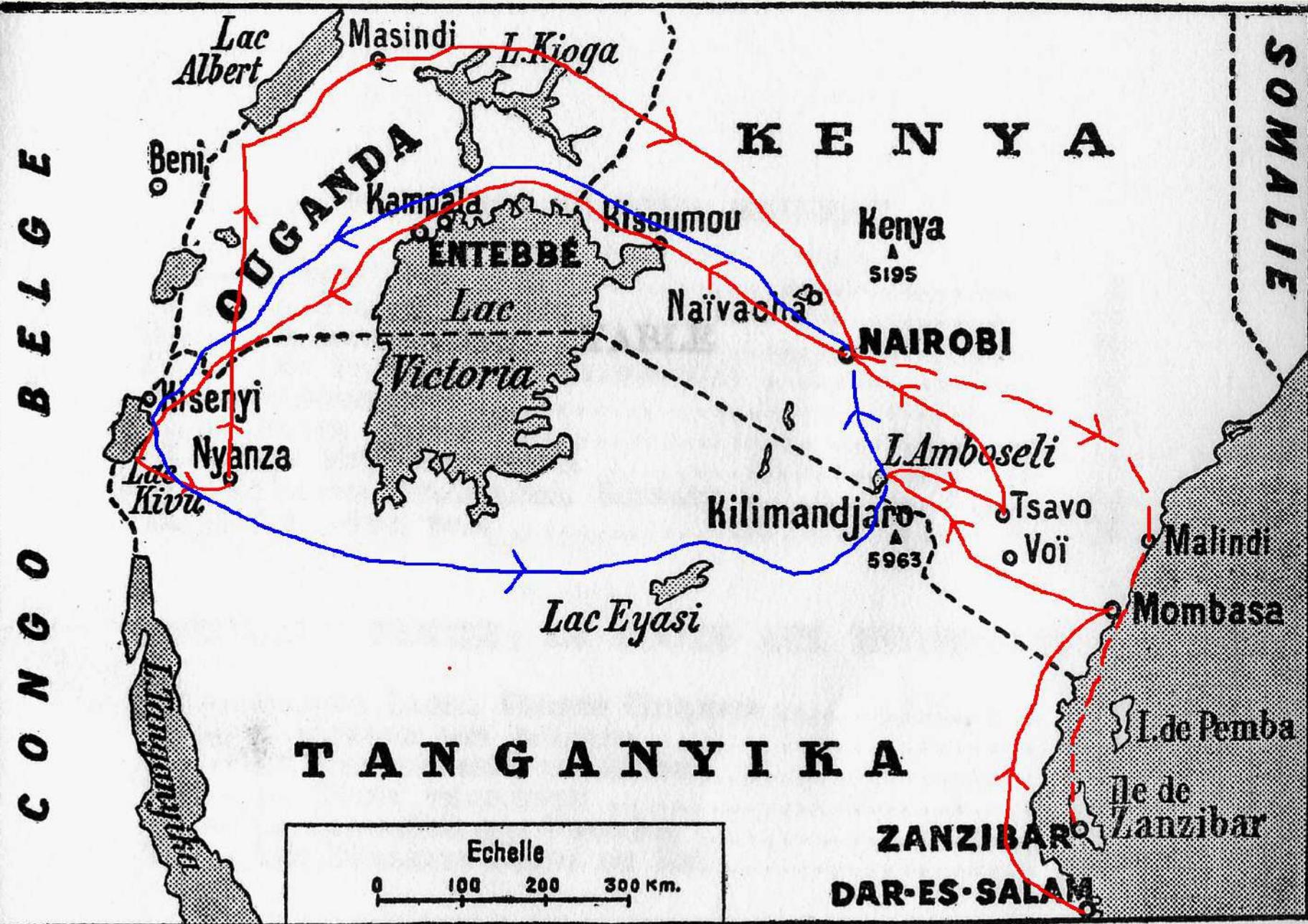
Mes dernières formes Nambé court le cours de la rivière  
Río Nambé <sup>affluent</sup> de l'Ucayali, au sud-est de la ville d'Abancay.  
C'est une rivière assez étroite et peu profonde, mais très rapide.  
Le cours de la rivière est bordé de forêt tropicale dense, avec de  
nombreux arbres fruitiers et des plantes sauvages comestibles.  
Le cours de la rivière est bordé de forêt tropicale dense, avec de  
nombreux arbres fruitiers et des plantes sauvages comestibles.

Colo - Nous devrions donc faire alors la 6e partie  
et continuer à la 7e partie et ainsi de suite.  
Avant tout nous devons faire le moins, et faire le moins  
de mal. Cela devrait suffire pour faire la 6e partie. Le moins de  
mal - faire la 6e partie tout simple.

l'ancien Régime à Grenoble n'a pas été très favorable aux  
Patriotes. L'ordre ecclésiastique occupe alors une place importante dans la  
ville, et le clergé, très actif dans la ville, favorise les révoltes. Les révoltes  
sont alors à leur début et leur nombre augmente. Le clergé est alors  
un des éléments les plus importants. Il y a peu de  
l'ordre ecclésiastique, mais il y a aussi des  
ordres militaires, tels que les Templiers - qui possèdent de bonnes terres  
à Grenoble.

EV: Le but de la partie est de faire évoluer l'opinion publique et de faire accepter les réformes. Nous devons être à l'heure avec les événements. Nous devons faire en sorte que les personnes qui ont une influence sur les autres personnes soient informées et qu'elles puissent prendre des décisions éclairées. Nous devons également faire en sorte que les personnes qui sont dans le secteur public soient informées et qu'elles puissent prendre des décisions éclairées. Nous devons également faire en sorte que les personnes qui sont dans le secteur privé soient informées et qu'elles puissent prendre des décisions éclairées. Nous devons également faire en sorte que les personnes qui sont dans le secteur social soient informées et qu'elles puissent prendre des décisions éclairées.

C O N G O B E L G I E



T A N G A N Y I K A

Echelle

0 100 200 300 Km.

S O M A L I E

« Une minuscule gazelle (...) avec deux aiguilles pour cornes et deux dés de velours pour sabots. »

« Une gazelle gravissait le perron (...) ses cornes étaient pareilles à des aiguilles de pin et (...) ses sabots avaient la dimension d'un ongle. »

« La pièce invitait au repos. Les proportions en étaient belles. Les murs d'un vert délicat et léger ; les meubles agréablement rustiques dans le style anglais le plus pur. Des cuivres étincelaient discrètement sous la lumière diffuse. Beaucoup de livres. Des gravures de chasse. Des rideaux de chintz aux fenêtres. Des nattes sur le sol... Enfin de grandes fleurs éclatantes mélangées à des branches d'un vert sombre s'épanouissaient dans de hautes jarres en terre cuite. »

« Chaque teinte, chaque objet concourait à un sentiment de sécurité, de douceur : les murs aux tons de miel, la lumière atténuée, les nattes claires sur le sol, les gravures aux cadres anciens et les branches chargées de grandes fleurs épanouies dans des vases de cuivre. »

« La corne de rhinocéros fait la fortune des trafiquants : on l'utilise, en Arabie et aux Indes, pour les aphrodisiaques... »

« (...) la corne de rhinocéros, une fois pilée, vaut très cher en Extrême-Orient comme aphrodisiaque. »

« Les visiteurs (...) n'ont droit qu'aux chemins officiels dont nous avons établi le tracé (...) Ces chemins sont assez bons mais très peu nombreux et ne passent point aux endroits où les bêtes se rassemblent (...) Autrement elles ne se sentirraient plus chez elles. Et nous sommes là pour leur assurer une liberté, une sécurité, une aisance de mouvements absolues. L'usage même du klaxon est interdit. »

« Et je vide sans pitié les visiteurs quand, avec les trompes de leurs voitures, ils empêchent les bêtes de se sentir chez elles (...) Les bêtes, ici, ont tous les droits. Je les veux tranquilles. A l'abri du besoin. Protégées des hommes. Heureuses. »

« Il m'était difficile, même de près, et souvent impossible de distinguer un Jalluo, un Kikuyu, un Kipsigui, un M'Kamba, un Embu...que sais-je encore. »

« Un voyageur pouvait aisément confondre les Jalluo, les Embu, les Wakamba, les Kikouyou, les Mérou, les Kipsigui et tant d'autres tribus noires qui peuplaient le Kenya. »

« On la voyait couchée et tenant au creux de l'une de ses pattes, arrondie en arceau, une merveilleuse petite fille... »

« Un lion dans toute la force terrible de l'espèce et dans sa robe superbe (...) Et entre les pattes de devant, énormes, (...) je vis Patricia. »

« En quelques heures, hommes, femmes et enfants fabriquaient avec la bouse de vache tiède et molle, qu'ils agglutinaient et pétrissaient autour de branchages, des huttes oblongues et très basses, aux toits légèrement arrondis (...) le soleil, presque aussitôt, séchait et durcissait l'habitation. »

« Et tous, hommes, femmes et enfants, s'étaient mis (...) à puiser la matière molle et tiède qu'ils avaient pétrie et à la répandre sur les branchages qu'ils avaient façonnés. Cette pâte brunâtre encore liquide et d'une pestilence affreuse coulait, s'égouttait, s'agglutinait le long des claires et devenaient un mur, collait aux arceaux et formait un toit. (...) Le soleil en quelques heures va tout durcir... »

« Les Masaï étaient tous nés « gentlemen ». Ils ignoraient la dérobade. Ils ne trichaient pas. Ils ne mentaient jamais. »

« Il faut rendre cette justice aux Masaï : parmi tous les Noirs, et quoi qu'il puisse leur coûter, ils sont les seuls assez fiers pour ne jamais mentir. »

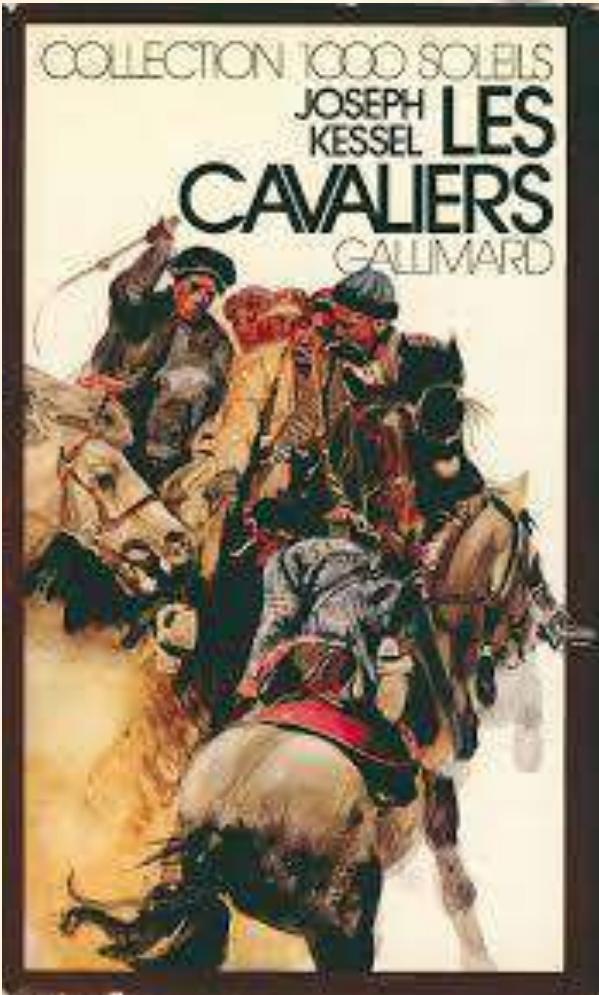
« Mais quand, par hasard, ils se rencontrent, la bête cornue refuse de céder le chemin. Et l'autre pour rien au monde ne se détournerait. L'instinct de l'orgueil joue chez les deux, je pense...Le sentiment de leur dignité... »

« Ils s'étaient rencontrés au sortir des arbres sur le même sentier, et aucun ne voulait céder le passage. John m'a dit que c'était toujours ainsi. Vous comprenez : les deux monstres les plus puissants de la nature...L'orgueil... »

« Des Masaï ont mis le feu à une « manyatta », parce que l'un des leurs y est mort à l'improviste. D'habitude, ils portent les malades graves hors du campement. Ainsi, l'esprit funeste - l'ange de la mort, si vous voulez - ne visite pas la manyatta. Sinon, il faut tout brûler, purifier. »

« Quand il meurt un homme ou une femme dans la *manyatta*, son esprit y reste, et il est très méchant pour tout le clan, dit Patricia. Et il faut tout de suite brûler la *manyatta* et s'en aller. Alors, pour éviter tant d'ennuis, la personne qui va mourir, on la jette dans un buisson... »





# Les cavaliers

« Lorsque je suis arrivé pour la première fois en Afghanistan, ça a été le coup de foudre, peut-être parce que le pays n'était pas encore touché par la civilisation, je veux dire par notre civilisation. La beauté du paysage, d'un côté la steppe, plate, qui me rappelait Orenbourg, de l'autre les chaînes de l'Hindou Kouch, il faut avoir vu cela. Et puis, en Afghanistan, les vieux de la steppe parlent encore russe, car, avant la Révolution, la frontière n'était pas gardée et ils allaient à Boukhara, à Tachkent, à Samarkand. Savoir qu'il existe un pays où on a partout des amis, où on pourra vivre jusqu'à la fin de ses jours sans la moindre inquiétude matérielle, si on en a besoin... »





KESSEL 18 QUENTINEBEAUCHARD

1094

PARIS =

LE PORT EST GRATUIT. Le facteur doit délivrer un récépissé  
à souche lorsqu'il est chargé de recouvrer une taxe.

Via IMPÉRIAL-EASTERN

LP416 YAK158 KABUL 17/15 7 1200 =

1094

SANS FRIC SANS NOUVELLES AVONS VENDU ROLLEIFLEX  
REPORTEZ SACREBLEU AMITIES = IBERKABUL



LA PASSE DU DIABLE  
-:-:-:-:-:-:-

D'après Joseph KESSEL

- co-production { IBERIA FILM
  - { GAMMA FILM
  - 
  - Diffusion mondiale GAMMA FILM
- 

Dimanche 16 sept 56.

Projet de Plan de Travail

Dimanche 16- MADIANA: 1) Choix des acteurs principaux

Lundi 17.

- RAIM et GHOLAM, deux tchopendos parmi les cavaliers du Bous-Kachi. (Dont un chanteur et un musicien)
- SAID, un enfant de 8 à 12 ans.
- Contact avec le directeur du théâtre.

2) Achat des accessoires principaux.

- Etoffes pour les robes du mariage.
- Très beau bâlier (un batailleur)
- Le miroir.
- Tissus colorés.

3) Préparation de la course des fées.

Mardi 18. - Voyage de MADIANA à KALACHEKHAN (départ 6 heures- avec camion transportant le matériel de campement)

- Repérage des sites: Bous-Kachi, village.
- Choix des 2 acteurs jouant les pères de RAIM et GHOLAM.

Mercredi 19-KALACHEKHAN: 7 heures à 12 h.- Tournage de scènes du Bous-Kachi avec 100 à 120 cavaliers.

- Après-Midi- Tournage des 10 scènes de la vie Uzbeck. (rassemblement de grands troupeaux de moutons au bord de la rivière)
- Installation des Yourtes aux environs du village.

JEUDI 20. - " " 7 heures à 12 h. - Tournage de scènes du Bous-Kachi avec 40 cavaliers. (Dont les tchopendos choisis comme acteurs principaux)

- Après-Midi. - Tournage de scènes de la vie Uzbeck. (Si possible élevage des chevaux à Bous-Kachi)

VENREDI 21. - " " ..... Tournage des "épreuves" des tchopendos (prouesses équestres devant assistance de notables: Le Gouverneur, le Président NAZIR, les grands chefs Usbecks et Turkmènes...)

SAMEDI 22. - " " ..... Tournage à l'intérieur des yourtes installées à proximité du village: Scène du retour du tchopendo blessé; scène à guérisseur (avec les deux tchopendos principaux: RAIM et GHOLAM, SAID, le Père de RAIM, la double de la fiancée de GHOLAM).

LUNDI 24. - " " ..... Tournage devant les yourtes et dans le village de scènes avec SAID (il va chercher le guérisseur, il apprivoise son bâlier...)

gile fer A daloar  
Tora den Roi

Vendredi

Vaste repas de mi-

mercredi

jeudi d'elles

les

chanteurs

le colonel

ouais je le

peux

tres malvant

A DOKLAR

Mechitru penteau

Tel-ment (Mazar-i-Sharif)

Khost

Kandahar

pest (herat) Chiraz  
eau des yeux ammu  
(turquois)  
mont des vite

Tourist Téhéran Razay

Tabriz Varam

- ailleurs Géti redoute  
des meilleurs empêches

ans Arzana

valise devant de bon entretien

Quarantaine fermé

pour fabriquer valise

Gonbad rats aux U.S.

(3.000)

avant lai contrain tabriz

et construire des cages, fait

la bague fer le peu moins  
qu'il mobiliser

Prévud F-A-O pourtant

Les murailles camions alors  
partout

Les camions échoués dans  
la rivière Achim Kheil

La route qu'on rouvre sous  
nos yeux tout ce tableau  
dans la route écrasé

Le "cimetière" anglais de combattants  
quand à l'autre le sont dans  
le fond - Ils étaient venus au  
19<sup>e</sup> siècle pour visiter villes

U.S. pour faire les M-16  
démentir leur force dans  
l'ordre de manœuvre

les frères

Anglais, Espagnol et  
un des trois

1938 Barrage Tchaharhour d'Kohak 1938

Le trente derniers mois  
M. Klein Helland  
Gouverneur Général du Farah.

Mobilis et Adelat chargé de l'assassinat  
Reza Shah fait venir au Roi (Shah Ahmad Khan) <sup>Shah Ahmad Khan</sup>  
Sous forme - rapport à l'ordre du Roi Shahzad.

Télégr. Kassim - On relaie à Davaud qui dit  
le Roi prends responsabilité - Si non dommages

Mais Reza Shah laisse dire à Reza Khan  
Examen - Tenu - général - gouvernement public - destination  
Abdullah Zai (à North Western prêtre)

Chef de tribu de l'actuelle Khouz Kheir - mais  
Kandahar n'est pas de la partie Davaud les jérus Jérusalem  
Davaud fait enlever jérusalem - Si on n'a pas envie d'être  
le chef contre chez lui - Les Anglais le veulent pas <sup>acte</sup> que  
et lui propose de rester perché - par des pocheuses de Tchaharhour  
(ou Parwan) Il a demandé qu'une coalition qu'il prend  
deuxième - Filles bureau - ville Roi frère - Gouverneur  
Gouverneur - "Oui" Alors "le rire de Dieu. je suis  
vien - je suis né à marie

Se raportant Davaud a l'affond - le fait venir  
l'embarque - Report camion, s'étend pour dormir  
puis va dehors - Il a été tué Camion le lundi  
Il a été faire transport hospitalisé à Quetta  
(au Pakistan) - Surtout comme "soi je suis  
croire à la force de son fils - Davaud Khan Tu n'es  
pas mon fils - tu n'es pas mon fils - Reza Shah Kandahar  
Etto j'étais vain vain vain mon pays tu souviens peut-être  
deux à l'arriver

\* Daoulatabad

\*\* Bagreni - Hôpital

3) Village Tchakchaka - Le cadavre - Peau du Mokkhi -  
donc un cheval en peau de mort - Le vêtement  
avec une (Alden, Rohner) - Putain fuisse de Gyp -  
quand Mokkhi eut un cheval et propriétair -

4- Peau d'une zirafe - Ours dans le cheval - Suggin =  
Mokkhi sous travail de chevaux qu'il va échapper au

5- Les petits bœufs - La femme épouse de Mokkhi -  
se dévoue le cheval - Une partie a se manger  
Gendarme est descendu de l'ours - La femme sur Mokkhi

6- Rennier - Guérir bœufs - Ours gape devant  
Mokkhi - Peau - L'animal pourrit au soleil -  
l'animal mourra - L'animal mourra - Alors du  
cheval - Mort du cheval enterré ?

7- Tissus de l'apin - Empoisonnement  
Opération de l'apin - Peau de l'apin  
g Berger mort sur antre chez - (Ours)  
peut le manger de Mokkhi

10 Daoulatabad

Dans un bœufkhaïe nécropole Pa Glaï  
de Tunisie - (Pa prononçait avec elle  
le nom d'Ours  
fini sur Corniche  
jeune Mokkhi)

« J'avais déjà vu dans les steppes ce tourbillon prodigieux et ces chevaux cabrés de toute leur hauteur, sur l'enchevêtrement des croupes et des poitrails et ces hommes plongeant tantôt à gauche, tantôt à droite sous le flanc des bêtes... »

« (...) la troupe ordonnée et solennelle n'était plus que tumulte, frénésie, prodigieux tourbillon. (...) Cheveux cabrés de toute leur hauteur sur l'enchevêtrement des corps et des poitrails...*tchopendoz* accrochés, suspendus au flanc de leur monture... »

Kabul le 7 juin 1967

PROTÉCÔLE ROYAL  
D'AFGHANISTAN

Je soussigné, Osman Sher Olomni chef adjoint  
du protocole Royal d'Afghanistan, certifie que le tapis  
dans les bagages de Mr Joseph Kessel, est un cadeau  
qui lui a été offert par sa Majesté le roi d'Afghanistan

Kabul

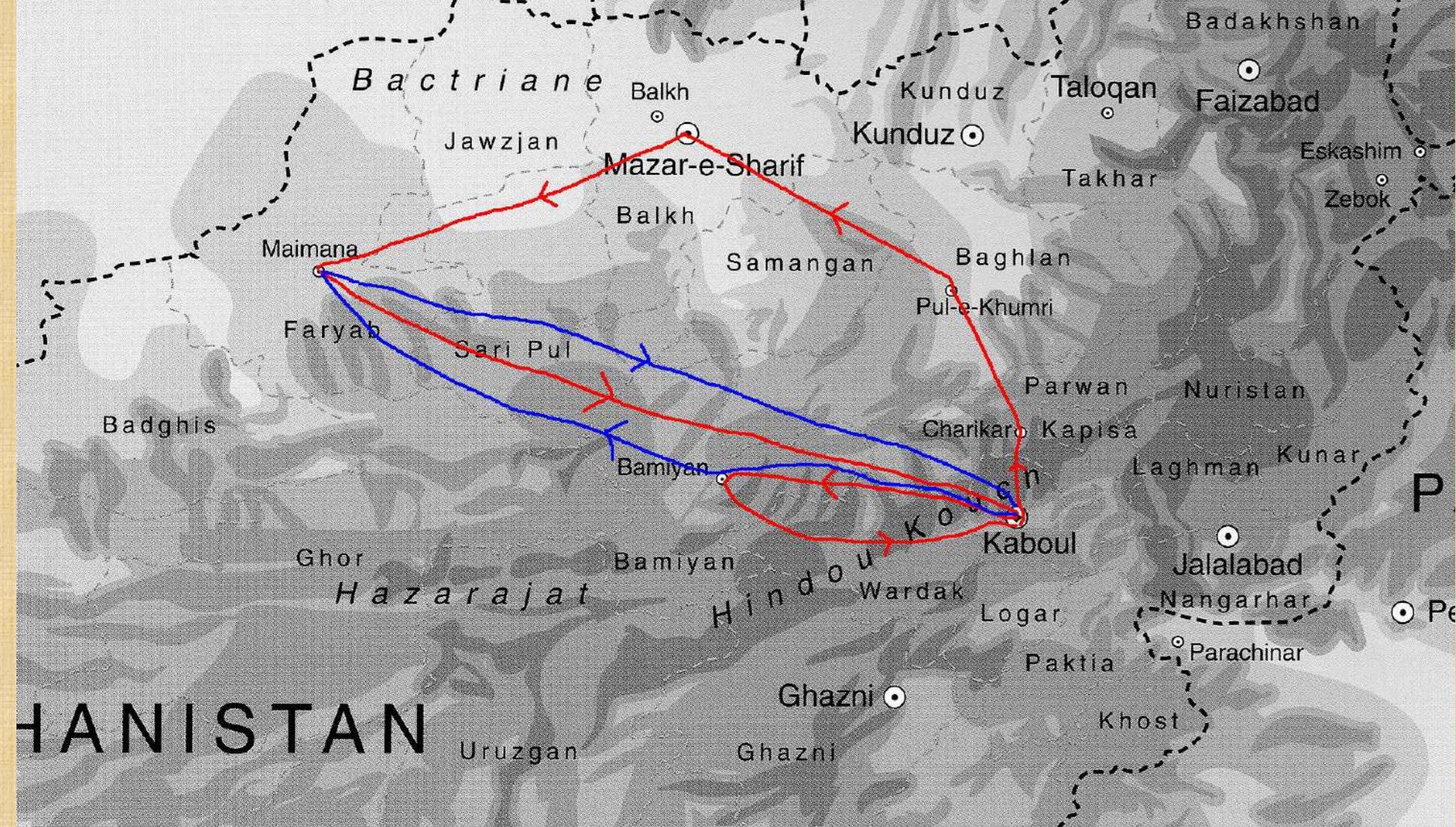
O.S. OLONI

Osman  
Sher  
olomni

Ouroz	Ouroz, Mokkhi	Prénom, métier, aspect physique
Mokkhi	Mokkhi	Prénom
Toursène	Père de Mokkhi, Toursène	Métier, biographie, prénom
Zéré	Femmes des « petits nomades »	Condition sociale, ne porte pas de « tchador »
Osman Bay	Osman Bay, Nazir Qul Khan	Importance sociale, nom
Chef du « bouzkachi »	Chef du "bouzkachi"	Metier, vêtements
« petit » gouverneur	“petit” gouverneur	Fonction
Gouverneur de Maīmana	Gholam Haïdar Adalat	Fonction
Jehol	Jehol, cheval de Nazir Qul Khan	Nom
Le scribe aveugle	« kaïdar » dont Kessel entend l'histoire	Biographie
Gholam (propriétaire du caravansérail)	Gholam Haïdar Adalat	Prénom
Gholam (forgeron)	Gholam Haïdar Adalat	Prénom
Maksoud le Terrible	Maksoud le Terrible	Nom, province d'origine, blessure
Soleh	Solett, Solek ou Soleh	Prénom, métier
Rahim	Rahim, acteur du film tourné par Kessel et son équipe	Prénom, âge

<b>Reportage de 1957</b>	<b>Les Cavaliers</b>
« Tous les coups sont permis. » (article du 3 décembre 1957)	« Tous les coups sont permis. » (P.35)
« Les trompettes de cavalerie sonnaient. » (article du 17 décembre 1957)	« Les trompettes de cavalerie sonnaient. » (P.89)
« Derrière eux arrivaient les trois équipes, fortes chacune de vingt cavaliers, déployées sur une seule ligne... » (article du 17 décembre 1957)	Derrière eux arrivaient les trois équipes, fortes chacune de vingt cavaliers, déployées sur une seule ligne... » (P.93)
« Les tchopendoz n'étaient point, ce jour-là, habillés ainsi qu'à l'ordinaire de tchapanes... » (article du 17 décembre 1957)	« Les tchopendoz n'étaient point, ce jour-là, habillés ainsi qu'à l'ordinaire, de tchapanes. » (P.93)
« Ceux du Kataghan portaient des blouses blanches à raies vertes, enfoncées dans de larges braies gris fer qui disparaissaient dans des bottes noires... » (article du 17 décembre 1957)	« Ceux du Kataghan portaient des blouses blanches à raies vertes, enfoncées dans de larges baies gris fer qui disparaissaient dans des bottes noires... » (P.93)
« (...) sur ceux de Mazar-y-Chérif, les justaucorps et les culottes étaient couleur de rouille et les bottes en cuir fauve ne venaient qu'au mollet. » (article du 17 décembre 1957)	« Sur ceux du Mazar-y-Chérif, les justaucorps et les culottes étaient couleur de rouille et les bottes en cuir fauve ne venaient qu'au mollet. » (P.93)
« Quant aux cavaliers de Maïmana, ils étaient chaussés de la même manière, mais leurs casaques, d'un marron foncé, étaient plus courtes et plus amples. » (article du 17 décembre 1957)	« Quant aux cavaliers de Maïmana, ils étaient chaussés de la même manière, mais leurs casaques, d'un marron foncé, étaient plus courtes et plus amples. » (P.93)
« Sur leur dos s'étalait, comme une étrange toile, la peau écartelée d'un agneau d'astrakan blanc. » (article du 17 décembre 1957)	« Sur leur dos s'étalait, comme une étrange toile, la peau écartelée d'un agneau d'astrakan blanc. » (P.93)

# AFGHANISTAN



« Les poitrails étaient amples, puissants, bombés. Les épaules denses et hautes. Et les cols, par leur richesse de chair, par leur courbe large et superbe... »

« Leurs profondes épaules, leur ample poitrail bombé, leur col riche en muscles et d'une courbe superbe... »

« Derrière ce mouvement de terrain, s'abritait un village très misérable, composé de quelques masures en ruine et celles-là mêmes abandonnées pour la plupart. Il s'appelait Kalatchekhan. »

« (...) un plateau en demi-lune, adossé à une colline. Quelques misérables masures de terre brune se tassaient contre elle (...)

- Kalatchekane. »

« (...) quarante *tchopendoz* déchirés, ensanglantés, montés sur des chevaux tachés de poussière et d'écume, se massèrent devant le roi pour plaider, avec des cris rauques et des visages effrayants, leurs droits à la victoire. »

« (...) les *tchopendoz* de Maïmana, ceux de Mazar-y-Chérif, poussèrent leurs chevaux, meurtris, noirs de sueur, blancs d'écume, devant la tribune du roi. Et quarante cavaliers (...) se mirent à interroger avec des cris sauvages le souverain (...) [ils] exigeaient d'une même violence que la victoire leur fût attribuée. »

